

# SENOUY

septembre 2004

n°3



*Bulletin*

*de l'Association pour la Conservation, la Promotion et la Propriété et des Profanes*

**Les FRÈRES CHAMPOLLION**

# ASSOCIATION POUR LA CONSERVATION, LA PROMOTION DE LA PROPRIÉTÉ ET DES ARCHIVES DES FRÈRES CHAMPOLLION



Association culturelle régie par la Loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901, ayant pour but : la mise en valeur, l'étude et la protection de la propriété et des archives des Frères Champollion à Vif, ainsi que la création d'un centre international d'Égyptologie, réunissant et conservant les archives des grands égyptologues disparus.

## **Siège social :**

**Musée Dauphinois – 60, rue Maurice Gignoux – 38031 GRENOBLE CEDEX 1**

## **Comité d'honneur :**

**Président d'honneur :** Son Excellence Fathy SALEH (Egypte)

## **Les égyptologues :**

Madame Christiane ZIEGLER, Conservateur Général des Antiquités Égyptiennes (Musée du Louvre).

Messieurs les Professeurs James ALLEN, Vice-Président de l'Association Internationale des Égyptologues (U.S.A.), Jan ASSMANN (Allemagne), Charles BONNET (Suisse), Herman DE MEULENAERE (Belgique), Philippe DERCHAIN (Allemagne), Christopher EYRE, Président de l'Association Internationale des Égyptologues (Grande-Bretagne), Jean-Claude GOYON, Président de l'Association CCPA Champollion (France), Erik HORNING (Allemagne et Suisse), Joseph PADRO PARCERISA (Espagne), Alessandro ROCCATI (Italie), Dirk VAN DER PLAS (Pays Bas), Claude VANDERSLEYEN (Belgique), Pascal VERNUS (France), Jean YOYOTTE (France).

## **Le maire de Vif :**

Madame Brigitte PERILLIÉ

## **Membres du Conseil d'Administration :**

Mesdames Christine CARDIN, Jacqueline CHAMARIER, Françoise FABRE, Magali FRANCOU-CARRON, Véronique GAY, Marie-Christine GRABER, Annie MOUCHET, Françoise MOYEN.

Messieurs Jean-Claude GOYON, Henri PERRIN.

## **Composition du bureau :**

Président : Jean-Claude GOYON

Vice-président : Henri PERRIN

Trésorière : Christine CARDIN

Secrétaire : Annie MOUCHET

## SOMMAIRE

- Page 4*      ***Le IX<sup>e</sup> Congrès International des Egyptologues***  
**Alpexpo, Grenoble, du 6 au 12 septembre 2004**
- Page 5*      **« *Champollion en Isère. La grande aventure égyptienne* »**  
**Une installation dans la Maison Champollion à Vif**
- Page 7*      **« *Trésors d’Égypte : la Cachette de Karnak* »**  
**Une exposition au Musée dauphinois à Grenoble**
- Page 8*      « En marge de l’exposition « Trésors d’Égypte : la Cachette de  
Karnak » : Les « statues-cube » et leur histoire, un état des  
questions » Par ***Jean-Claude Goyon***

### ***Résumés de conférences***

- Page 16*      « La naissance en Égypte antique : pratiques et conceptions  
religieuses »  
*D’après la conférence de **Cathie Spieser***
- Page 19*      « Pour le salut de l’univers de Rê et de Pharaon : cultes et temples  
indigènes sous la domination étrangère »  
*D’après la conférence de **Jean-Claude Goyon***
- Page 23*      « Les oasis d’Égypte à la fin de l’Ancien Empire, à la lumière des  
fouilles de l’IFAO à Balat (oasis de Dakhla) »  
*D’après la conférence de **Laure Pantalacci***
- Page 26*      « Le langage des temples au pays de Ouauat »  
*D’après la conférence de **Véronique Gay***

### ***Vie de l’association***

- Page 30*      Compte-rendu de l’Assemblée Générale du 10/01/ 2004
- Page 31*      Programme des Conférences de l’Association en 2005  
Voyages et Visites de musées : prévisions pour 2005

## IX<sup>e</sup> CONGRES INTERNATIONAL DES EGYPTOLOGUES GRENOBLE, 6-12 SEPTEMBRE 2004

Notre association est particulièrement fière d'accueillir, en septembre 2004, la communauté égyptologique internationale, qui a choisi une seconde fois (après 1979) de se réunir à Grenoble. Deux raisons ont contribué à cette élection de l'Isère :

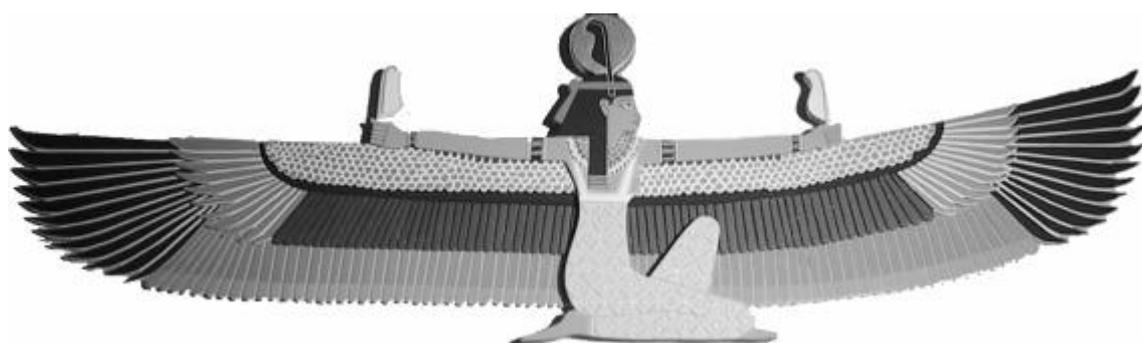
- l'ouverture d'un lieu de mémoire et d'histoire dans la demeure familiale des frères Champollion à Vif, acquise en 2001 par le Conseil Général de l'Isère
- l'organisation d'une exposition exceptionnelle, au Musée Dauphinois, en hommage à l'archéologue Georges Legrain, découvreur il y a 100 ans de la fameuse « Cachette » au Temple d'Amon-Rê de Karnak.

Au programme du Congrès seront exposées des contributions sur:

- Des thèmes généraux : *Archéologie et archéométrie de terrain / Philologie et linguistique, méthodes et outils / Histoire et documents. Expansion territoriale et conflits. Relations extérieures et commerce / Religion et implication dans le monde méditerranéen / Archéologie du Delta, sites et monuments, bilan de sauvegarde et résultats / Archéologie des déserts, des voies de déplacement et connaissances neuves / Cartographie et toponymie archéologiques, géographie antique et révisions / Ethno-archéologie, culture et tradition.*
- Des thèmes spécifiques : *Témoins écrits et formation de l'Histoire en Egypte, refonte des chronologies relatives / Editions des textes et documents philologiques neufs, leurs apports / Le paysage antique de l'Egypte, ses ressources économiques et techniques / Impact des nouvelles technologies sur la discipline et l'étude, la restauration, la restitution des monuments antiques / Partage des faits de religion, de culture, d'interrelations, aux temps ptolémaïques et romains (sources hiéroglyphiques et démotiques, papyrologie grecque et latine)*

Notre association contribue activement à l'accueil des congressistes et au bon déroulement des différentes manifestations. Une soirée-cocktail est offerte à son Comité d'Honneur ainsi qu'à de hautes personnalités égyptiennes et différents représentants officiels. Cette soirée se tiendra, pour les personnes qui s'y sont inscrites, le 10 septembre, au siège social de l'association, au Musée Dauphinois.

Pendant toute la semaine du Congrès, l'Association sera présente dans le hall d'Alpes-Congrès. Un stand a été magnifiquement construit en bois et décoré « à l'égyptienne » par une équipe de passionnés, menée par André Pujoulat et sponsorisée par toute l'Association (voir p.6). Nous remercions à cette occasion l'association « *Les Copeaux d'abord* » et son Président, ainsi que les services techniques de la Ville de Grenoble, en particulier l'Atelier Théâtre, avec Messieurs Bernard Béraud et Claude Giraud qui ont fait preuve d'autant de compétence que d'enthousiasme.



## **« Champollion en Isère. La grande aventure égyptienne »**

**Une installation dans la Maison Champollion à Vif**

**Du 5 septembre 2004 au 5 mai 2005**

La propriété familiale des Champollion, dont la conservation et la mise en valeur du patrimoine et de ses précieuses archives sont la raison principale de la création de notre association, a été acquise par le Conseil Général de l'Isère et ouvrira provisoirement ses portes au public, à l'occasion du Congrès des égyptologues et dans les mois qui suivront, pour permettre à un large public, et aux Isérois en particulier, de découvrir ce lieu si fortement symbolique pour tous ceux qui s'intéressent à l'égyptologie. Elle sera ensuite réaménagée en établissement culturel consacré aux deux frères. Rappelons que notre objectif est qu'y soit créé un Centre International d'Égyptologie qui réunirait et conserverait les archives des grands égyptologues disparus, ainsi que la création d'un poste départemental d'enseignement en égyptologie et l'établissement d'une riche bibliothèque.

En attendant ce devenir, le Conseil Général de l'Isère a demandé à la Conservation du Patrimoine de l'Isère (Direction scientifique et muséographie : Renée Colardelle, conservateur, avec la collaboration de Anne Cayrol-Gerin, historienne) d'organiser un premier parcours de visite afin de restituer le cadre dans lequel les deux frères ont vécu et travaillé en Dauphiné. La visite de la maison permettra de découvrir le cadre familial, et plus largement le contexte social politique et culturel de Grenoble au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Une scénographie d'exception (Jean-Noël Duru, scénographe) installée dans le parc de la maison, permettra de recevoir un nombreux public.

**Conditions de visite :** tous les jours sauf mardi, 25 décembre, 1<sup>er</sup> janvier et 1<sup>er</sup> mai, de 10h à 17h. Entrée gratuite. Visites guidées sur rendez-vous. Réservation : 04 76 85 19 26. Pendant le Congrès, des visites seront organisées tous les jours pour les congressistes.

Un ouvrage : **Champollion. De l'Isère au Nil.** Anne Cayrol-Gérin. Editions Le Dauphiné Libéré, collection « Les Patrimoines » 50 pages, 6 euros. Parution : septembre 2004.



**La maison Champollion à Vif**

► A l'occasion du Congrès International d'égyptologie, de l'inauguration de la Maison Champollion à Vif et de l'exposition "Trésors d'Égypte : la « Cachette » de Karnak" au Musée Dauphinois, la Conservation du Patrimoine de l'Isère et l'Association des Amis du Musée de Grenoble proposent un cycle de trois conférences en septembre 2004.

- ❖ mercredi 8/09/04 : **Charles Bonnet**, Professeur honoraire de l'Université de Genève, Membre de l'Institut et **Dominique Valbelle**, Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), Présidente de la Société Française d'Égyptologie : « *La cachette de Kerma* »
- ❖ mercredi 15/09/04 : **Christian de Tassigny**, Ingénieur, adjoint au Directeur CEA : « *Ramsès II, l'éternité sereine* »
- ❖ mercredi 22/09/04 : **Michel Dewachter**, Directeur de Recherche au CNRS, Membre de l'Institut : « *En Égypte et Dauphiné : les frères Champollion* »

**Lieu : Auditorium du Musée de Grenoble, 5, place Lavalette. Grenoble Heure : 19h30**

Il est vivement conseillé de retirer sa place à l'avance. Pour tous renseignements, joindre Jeanne Guiguet, Amis du Musée, tél 04 76 63 44 29. Pour nos adhérents, sur présentation de leur carte, le prix d'entrée est celui des Amis du Musée.

\*\*\*\*\*

**Pour information :** ► Une **exposition pédagogique**, organisée par une agence de communication, présentant des copies du Trésor de **Toutankhamon**, se tiendra parallèlement au Congrès des Egyptologues, à Alpexpo du 10 au 19 septembre 2004, de 10h à 19h, tous les jours.

\*\*\*\*\*

*Notre association souhaite la bienvenue aux congressistes*



## **TRESORS D'EGYPTE : LA « CACHETTE » DE KARNAK**

**Une exposition au Musée dauphinois à Grenoble, du 4 septembre 2004 au 3 janvier 2005**

L'une des plus extraordinaires aventures de l'archéologie égyptienne est la découverte de la « Cachette » du Temple Amon-Rê de Karnak, dont nous fêtons le centenaire. C'est le 26 décembre 1903 que l'égyptologue Georges Legrain (1865-1917) mit au jour, à la croisée des axes, sur l'Allée des Processions conduisant vers le sud du temple, dans la cour du VII<sup>e</sup> pylône, une immense fosse dont le contenu sera dégagé de 1904 à 1907 : plus de huit cent statues, 18 000 figurines de bronze, des stèles, des bois et des réserves de matériaux étaient enterrées dans ce qu'il est convenu d'appeler la « Cachette ». Il se trouvait là les effigies de grands souverains et de leurs familles, mais aussi de grands dignitaires ou de simples prêtres et serviteurs de l'Etat. Tous ces monuments sont à considérer comme des ex-voto dédiés au seigneur du temple national et mis en place dans l'enceinte sacrée. Pour un ancien égyptien, faire installer dans le domaine privé de la divinité une statue de pierre, matériau noble et indestructible, portant son nom, était un acte vital par lequel son être serait perpétué dans l'au-delà. La présence de toutes ces statues dans la « Cachette » est une énigme non encore résolue. Le professeur Jean-Claude Goyon souligne l'importance de cette découverte « qui apporta à la connaissance de l'Egypte antique des milliers de documents fondamentaux (...). Les informations neuves qu'elle livra ont conduit à des révisions parfois totales de l'approche que l'on avait de la chronologie et de l'histoire de l'Egypte pharaonique. »

Vingt-huit pièces, dont vingt-six issues de cette mystérieuse cachette, seront exposées au public, à Grenoble d'abord, à l'occasion du IX<sup>e</sup> Congrès International des Egyptologues, puis au Caire, en 2005. Pour la première fois depuis l'antiquité seront réunis la stèle d'Ouseramon dite stèle d'Uriage, du Musée de Grenoble, à la statue bloc de ce vizir, conservée au Musée du Louvre et au groupe Ouseramon et Tjouiou (sa femme) du Musée du Caire.

Cette exposition est aussi un hommage à Georges Legrain, parfois surnommé « l'homme de Karnak » qui voua son existence à ce prestigieux édifice.

**Commissariat de l'exposition :** Direction scientifique : Jean-Claude Goyon. Conservateur : Renée Colardelle, Conservation du patrimoine de l'Isère. Muséographie : Jean-Claude Duclos, conservateur en chef, directeur du Musée Dauphinois. Scénographie : Jean-Noël Duru

**Conditions de visite :** tous les jours sauf mardi, les 25 décembre et 1<sup>er</sup> janvier, de 10h à 19h jusqu'au 30 septembre, de 10h à 18h ensuite.

L'entrée est gratuite pour tous. Des visites guidées sur rendez-vous pour les groupes sont organisées par le musée.

**Un ouvrage :** *Trésors d'Egypte : la Cachette de Karnak*. Par Jean-Claude Goyon, Michel Azim, Christine Cardin, Jihane Zaki, avec la collaboration de Mesdames Zeinab Tawfik, Sabah Abd-El-Raziq, Elham Salah Ed-Din, sous la direction de Mahmoud El-Damaty, ancien directeur général du Musée égyptien du Caire. Editions Conservation du Patrimoine de l'Isère. 2004. (45 euros).



*(photo Christine Cardin)*

**Groupe Ouseramon et son épouse Tjouiou (Musée du Caire)**

# EN MARGE DE L'EXPOSITION "TRÉSORS OUBLIÉS DE LA CACHETTE DE KARNAK"

LES "STATUES-CUBE" ET LEUR HISTOIRE, UN ÉTAT DES QUESTIONS.

Par Jean-Claude Goyon, Professeur émérite de l'université de Lyon II,  
Président de l'Association C.P.P.A. Champollion

En dehors d'une documentation en allemand (notices du *Lexikon der Ägyptologie* s.v. "Statuen/ Privatplastik/ Stilkriterien/ Würfelhocker", la seule en français), il n'existe que des classements typologiques, style Vandier, *Manuel* III. L'ouvrage de S. Donadoni, *L'Art Egyptien* (La Pochotèque, Paris, 1993 pour la traduction française) traite largement des statues, en général, mais d'un point de vue d'histoire de l'art et non sous d'autres angles. Quant aux aspects "sociaux", ils ne sont pas abordés puisque la statuaire est du ressort, dans sa généralité égyptienne antique, de la religion.

A ce stade, deux voies de compréhension correspondent aux raisons d'être des statues :

- la voie funéraire, où les groupes homme/femme/enfant éventuellement, prédominent, assis ou debout,
- la voie votive, rarement en groupe, la majorité sur une individualisation de la personne et, plus encore, l'association à un geste du ressort du culte.

C'est à cette catégorie qu'appartiennent toutes les statues de la cachette de Karnak. Il ne peut être question ici de dresser un catalogue complet dans les moindres détails, mais les catégories ici regroupées donnent à peu près la totalité des cas rencontrés.

## 1 LES STATUES VOTIVES

On relève, comme types essentiels dans cette première catégorie, les schémas généraux suivants :

**Assis ou à genoux** : "Action en attente"

assis sur un siège (avec manteau = responsable d'état sacerdotal et civil à la fois),

- naophore ou porteur d'un emblème divin enclos dans un réceptacle,
- pastophore (gardien de porte) *assis ou à genoux*,
- sistrophore : porteur d'un emblème hathorique /sistre, *idem*,
- stéléphore orant: présentation d'une stèle à hymne, *idem*,
- porteur de statue: Osiris ou babouin ou Amon, etc., *idem*.



(photo : Christine Cardin)

Penououpeger, ancêtre des vizirs de Thèbes du VII<sup>e</sup> siècle. « Cachette » de Karnak.

### **Debout** "Action en cours"

En marche = acheminement vers un acte religieux

(en général lié aux inscriptions, par exemple : purificateur entrant) :

- porteurs d'enseignes,
- présentation "mobile" d'une effigie divine (homme debout, pied avancé, tenant devant lui une figure cultuelle,
- homme présentant une offrande liturgique ; rarissime (réservé en principe à la statuaire royale)

### **Exceptions.**

Groupe homme /femme : cas de la statue de couple d'Ouser (Ouseramon) CG42118 *unique* d'après tout ce qui peut être reconnu dans le contexte de la cachette. Ce type d'assemblage familial est "normalement" funéraire dans la catégorie des groupes debout ou assis (ceci plus fréquent) qui prennent place dans les chapelles de tombes.

*A noter:* sur le groupe Ouser, sa femme Tjouiou (*Catalogue 2004, HC 2*) n'est pas nommée, soit du fait d'un inachèvement, soit par volonté expresse. Si c'est cette conjecture qu'il faut retenir, cela signifierait que le monument prévu à des fins funéraires a été détourné de son propos premier et transformé en ex-voto à Amon. Tout en demeurant du domaine de l'hypothèse non vérifiée, le fait paraît plausible.

## **2 LES "STATUES-CUBE" VOTIVES**

Cette dénomination n'a d'autre sens que de permettre de définir un aspect spécifique et un caractère technique. Dans le domaine de la typologie, on l'a employée au départ pour définir un mode de taille de l'objet dans un bloc *cubique* de matériau, appliquant des proportions et des canons prédéfinis géométriquement. Réagissant contre cette appellation, les égyptologues de langue allemande ont utilisé *Würfelhocker* face à *Kuboiden Statuen*. Il paraît aujourd'hui préférable d'éviter le terme "cube" en dehors d'une rubrique "typologie" car, s'il est juste pour une définition de la façon matérielle de l'objet, il est totalement inadéquat à recouvrir l'attitude donnée à l'individu représenté et la situation dans laquelle a été fait le choix de la placer.

En effet, deux attitudes s'opposent dans une posture en apparence identique, celle de l'*audience* :

1/ homme accroupi sur une natte, dont les jambes et pieds sont visibles et le vêtement (pagne ou tunique) reconnaissable. Certaines variantes accentuent le détail du "costume" de vivant et y ajoutent, fait fort rare, des sandales ;

2/ homme accroupi sur une natte mais dont le corps est en entier, du cou aux pieds, masqué dans un maillot collant.

Dans cette répartition,

1/ correspond en théorie, à une situation du vivant,

2/ correspond en théorie, à une situation du "mort".

Dans la pratique, des "passerelles" assez nombreuses existent et vouloir en faire une règle serait une erreur. Certains ex-voto de *confrérie* semblent avoir été préparés alors que le titulaire était de ce monde, donc en costume des vivants, et utilisés, parfois aussi complétés alors qu'il était parti rejoindre Osiris.

Quoi qu'il en soit les attitudes 1/ et 2/ ont la même finalité: replacer l'individu dans un contexte de *service*, d'attente de l'accomplissement de celui-ci.

La position accroupie, encore constante dans le monde égyptien d'aujourd'hui en dehors des villes, est toujours celle, non du repos, mais d'une *attente*, il faut y insister, que ce soit celle du contrôle du chef d'équipe, du supérieur (police, militaires), de l'appel pour la paie ou pour des formalités dans un bureau.

Aux temps pharaoniques et dans les lieux de culte, c'est l'attente de l'appel divin qui a été pérennisée. On ne peut que constater cela comme une loi absolue, à partir du moment où les textes gravés, même de grande banalité, vont tous dans le même sens : l'individu, présent en sa statue car elle porte son *nom* d'existence, demeure pour l'éternité dans l'*attente* de la parole du dieu qui le vivifie dans l'infini du temps.

Au passage, il faut noter qu'il est étrange que les spécialistes de la statuaire de ce type ne se sont attachés qu'à la décrire d'un point de vue technique ou philosophique, sans se référer à un comportement courant et normal dans le monde de l'Égypte antique.

Il est possible d'admettre que, au temps des vieux Égyptiens, la statue était considérée comme un "médiateur" entre homme et dieu mais ce constat demeure trop restrictif et quelque peu inexact. En fait, toute statue égyptienne "de particulier" (comme, d'ailleurs, royale !) est une actrice directe d'une relation homme ↔ divinité. Le support, plus durable que l'enveloppe humaine, permet de maintenir, au-delà des limites du temps terrestre, l'action individuelle.

### **3 LE ROLE SOCIAL DE LA STATUE NON FUNERAIRE** (*quelle que soit sa forme*)<sup>1</sup>.

#### **1/ Dans l'Etat**

Dans le cadre du monde sacerdotal/administratif, bref des fonctionnaires d'un Etat où sont inséparables religion et pouvoir, tout passe par une chaîne allant du principe régissant les actes humains (Roi/Dieu) vers les acteurs. Dans le cas des tombeaux dans des concessions funéraires définies, comme dans celui d'une présence matérielle/statue dans un lieu de culte, à l'origine la décision est royale/divine (selon les époques) et donc seuls ceux qui le méritent obtiennent le privilège, soit d'être enterrés sur un emplacement accordé par rescrit royal, soit d'avoir une prolongation matérielle de leur "être" par le canal d'une **statue**. Il est important sur ce point de se garder présent à l'esprit le fait que tous les matériaux nobles, pierre ou métaux, sont monopole royal/divin absolu et ne peuvent être mis en œuvre pour un individu que si une décision officielle a été émise. La confection d'objets à partir de telles matières premières sous monopole ne se fait que dans un cadre officiel, en d'autres termes, dans des ateliers d'Etat (/de temples) par l'office d'artisans fonctionnaires. Ceci est un premier élément fondamental : tombeaux comme statues sont des «bénéfices» retirés d'un service accompli.

#### **2/ Dans les rapports communautaires**

Excluant toujours ici le domaine funéraire, bien que les motifs soient les mêmes pour les ex-voto déposés dans les lieux de culte, il faut retenir la règle de l'*exemplarité*. L'accomplissement des tâches liturgiques, par exemple, si fréquemment évoqué dans les inscriptions, du moment qu'il a été fidèle à la règle et à l'honneur est à l'origine du "bénéfice" qu'en retire l'individu. Celui-ci est donc rangé parmi les *modèles* chargés de véhiculer vers leurs voisins ou collègues de travail la marche à suivre pour accéder aux "récompenses". Cela s'applique dans la généralité à tous les types de service de l'Etat et, plus encore, à celui de la divinité. Le message transmis aux générations suivantes est systématiquement toujours le même:

---

<sup>1</sup> Il n'existe pas d'ouvrage qui ait abordé ce sujet tant la discipline est encore loin de pouvoir se lancer dans une "sociologie" de la vieille Égypte.

1/ le rôle du serviteur qui a le privilège d'être le "complément" du roi pour l'Etat et pour l'Eglise est celui d'un rouage indispensable d'une machinerie maintenant l'équilibre de l'univers (Maât). Celui-ci n'existe que dans l'absence de rupture de polarité des forces qui régissent le monde : positives = "Bien" ; négatives = "Mal". Le roi est le garant, ceux qui le servent sont ses courroies de transmission. Le roi est le garant parce qu'il est le *prêtre* et le point d'origine du fonctionnement de la machinerie dont le dieu est la source d'énergie motrice.

Il en résulte que tout serviteur ayant fait partie de la machinerie ne peut en être retranché par la mort physique. Il fait partie de sa "substance", pendant et après. Cet *après* est la statue.

2/ le serviteur qui a œuvré "pendant" et œuvre ensuite *après* doit instruire celui qui le remplace dans la tâche à accomplir du nouveau cycle "pendant". Là encore, ceci ressort des inscriptions soit en forme *d'enseignements* : "faites ceci ou cela", soit dans *l'appel aux vivants*, à la fois rappel des devoirs et droits mais, aussi et surtout, incitation à l'action pour la réciprocité : "moi j'ai fait ainsi. Si vous faites de même et vous souvenez alors que j'ai fait cela *avant vous et pour vous*, vous parviendrez à mon stade et aurez les mêmes bénéfices".

#### 4 ESSAI DE COMPREHENSION DE LA TECHNIQUE APPLIQUEE A LA FABRICATION DES STATUES « CUBE »

La taille des statues accroupies ou "cube", tout comme, d'ailleurs, celle de leurs homologues assises ou debout, part du principe d'une masse de pierre homogène, choisie pour le fil de débitage du matériau dans le sens vertical. Ce volume initial est débité à la carrière sous une forme cubique proportionnelle à la taille finie attendue.

La règle d'extraction vaut pour tous les matériaux, durs ou tendres, habituellement mis en œuvre :

- de dureté moyenne : calcaire, calcite, grès, métapélite (greyhacke), serpentine,
- du degré maximal de dureté: granodiorite, basalte, grès silicifié.

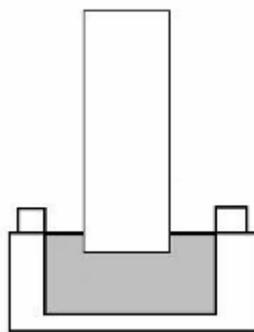


Figure 1 : Schéma d'un bloc calibré et d'un caisson à sable servant d'établi.

En fonction de la taille des statues de ce type, n'excédant jamais 1,50 m, la pierre brute livrée à l'atelier est installée sur un "établi" pour pouvoir être travaillée à hauteur d'homme. Il n'est pas question d'utiliser le bois, rare et précieux, pour construire ce support. Comme pour les échafaudages des grands chantiers de construction en pierre, un caisson de briques crues rempli de sable fournit le plan de travail. Le sable incompressible sert, en outre, d'amortisseur anti-vibrations, celles-ci étant dangereuses pour un bon résultat car elles peuvent entraîner l'éclatement du matériau ailleurs que sur les plans de clivage

La pièce fait alors l'objet d'un tracé des contours externes des formes générales à obtenir, matérialisé, sur les surfaces planes du parallélépipède initial, par des lignes directrices d'épannelage, en général tracées à l'encre rouge à l'aide d'un pinceau. L'épannelage correspond à la phase préliminaire de la taille qui permet de dégager (*délarder*) la masse en formant des plans à angles successifs pour dégrossir le contour général défini. Le tailleur de pierre ménage, à cette étape, des réserves de pierre en excès. Ces réserves serviront ensuite à la façon des évidements comme des parties en relief du corps accroupi ; emplacement de la tête, des coudes, des genoux ; espaces en retrait pour les flancs et les faces extérieures des jambes repliées, enfin des pieds.

Des profils sont ainsi définis :

- arrondis, évasements (tête, perruque), séant,
- angulaires (coudes et bras),
- verticaux (jambes, face antérieure, pilier dorsal s'il y a lieu),
- réserve du socle en plaque dans toutes ses dimensions et marquage par incision (ciselure) de ses limites supérieures définitives.

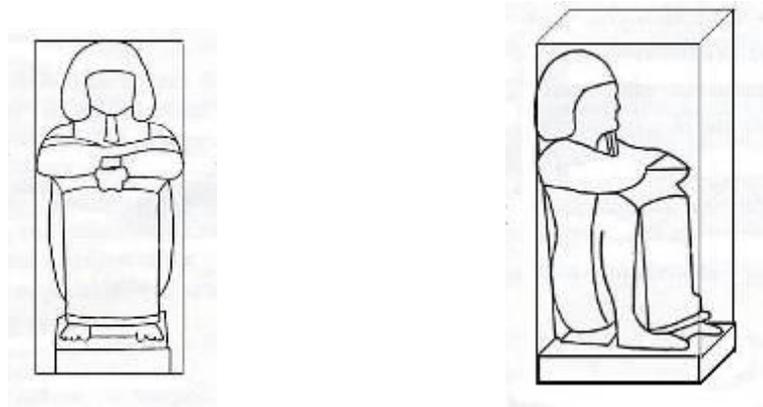


Figure 2 : Tracés d'une statue "cube" dans le volume du bloc de départ

A la seconde étape, le sculpteur abat, en gardant une marge par rapport aux lignes des tracés, les parties en excès et suit les angles de clivage les plus adaptés aux veines de la pierre travaillée si elle est de la première catégorie, de dureté moyenne. Il est possible d'effectuer cette opération soit en utilisant un petit pic d'abattage de silex lancé en percussion, soit avec une chasse<sup>2</sup> de bronze durci à l'arsenic et martelé à froid. Dans ce cas, l'outil travaille posé, la frappe résultant de l'action d'une massette. Pour les matériaux de grande dureté, aucun de ces moyens n'est utilisable. La granodiorite, en particulier, ne se clive pas au choc, elle s'effrite. L'épiderme de la pierre puis son noyau doivent être attaqués par pilonnage à l'aide de rognons arrondis de silex, plus souvent de dolérite ou basalte, roches de forte masse pondérale, même sous faible volume, et d'un indice de dureté supérieur à celui des granodiorites et des autres pierres métamorphiques mises en œuvre par les anciens Egyptiens.

La forme obtenue présente alors les plans généraux des contours de l'objet et les arêtes vives ou émoussées (roches dures) des zones de sculpture proprement dites. Le sculpteur entame alors un dégrossissage des parties en creux qui, pour les formes accroupies, concernent les faces latérales du séant, des jambes et des flancs. La matière gardée en réserve est progressivement supprimée dans l'alignement des tracés des bords de la perruque, dans la partie haute de l'ébauche, et les arêtes supérieures des côtés du socle, à sa partie basse. La plaque de base que constitue toujours le socle joue un rôle essentiel au fil des opérations, car

<sup>2</sup> Une chasse est un ciseau à panne de largeur variable, munie d'un biseau, qui permet soit de couper une portion de pierre par frappe biaise, soit d'éliminer les excès et aspérités en variant l'angle d'attaque.

les lignes horizontales se recoupant à angle droit de ses limites, marquées par les ciselures, fournissent les points de repère de verticalité nécessaires pour l'ouvrier. Il doit vérifier régulièrement avec une jauge les points de raccord haut/bas (limites de la perruque, angles de la base). Il en va de même avec le dos et, le cas échéant, le pilier dorsal.

En effet, dans le sens de la hauteur, les lignes directrices de découpe sont définies dans la largeur à partir des angles externes des ciselures du cadre rectangulaire que forme la base de la statue. Et c'est donc dans un cadre vertical, identique à quelques millimètres près, dont le sommet correspond au *vortex* (point sommital) de la tête, que sont inscrits les contours finis du dos. Lorsqu'il est fait appel au pilier dorsal, un second rectangle vertical plus étroit se superpose au premier. Ceci exige qu'à l'étape du tracé initial du volume sur la pierre brute, une réserve supplémentaire de matériau ait été prévue permettant ensuite de "détourner" l'élément supplémentaire que représente le pilier. Celui-ci, sauf en de rares cas, n'occupe pas toute la hauteur et son point d'arrêt à la partie supérieure correspond à la limite inférieure du bord de la perruque.

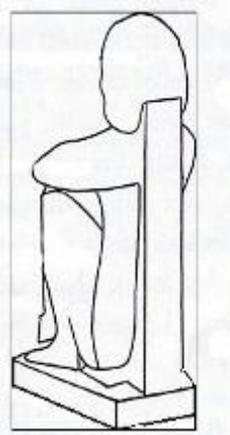


Figure 3 : Dos et aménagement d'un pilier dorsal

La mise à la forme finale entraîne une modification de la position de la pièce à exécuter sur l'établi de travail. Si les grandes lignes de la tête et de la perruque, de l'emplacement de la face, des coudes et des jambes peuvent être dégrossies sur l'ébauche en position verticale, toutes les finitions à venir impliquent que les surfaces soient travaillées à plat en présentant aux outils des angles d'attaque convenables pour l'efficacité de leur action. Pour tous les types de roche, la sculpture proprement dite des détails, de même que la gravure des textes hiéroglyphiques ainsi que des scènes historiées et de leurs légendes, faisait appel à des ciseaux de bronze durci à panne étroite, à des broches et pointerolles ou petites chasses, avec lesquels il faut travailler presque parallèlement aux surfaces à dresser ou inciser en creux. Sur le plan de sable du caisson à sable servant d'établi, en couchant l'ébauche successivement sur chacune de ses faces, l'artisan était en mesure d'obtenir les angles recherchés.

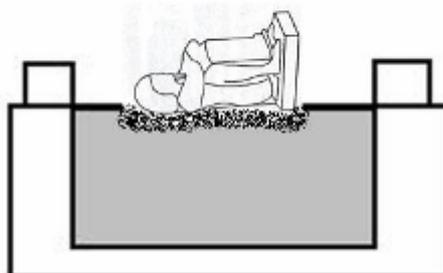


Figure 4 : Ebauche couchée sur le caisson servant d'établi.

Contrairement au processus suivi pour les statues de grande taille et colosses qui sont nécessairement traitées selon l'axe vertical, la position la plus commode lors de la dernière étape qui est le polissage est obtenue, comme pour les sphinx, par exemple, en couchant l'ébauche à l'horizontale sur l'établi. La sculpture des détails et des motifs laisse sur les surfaces des traces plus ou moins accentuées dues au type d'outil employé. Certaines pièces inachevées laissent voir les piquetages "en pluie" ou en pointillé de coups très rapprochés de pointerolle, parfois les engravures légères que provoque la coupe d'un ciseau ou d'une chasse. Ces "blessures" devaient disparaître au moyen de ce polissage très poussé qui est une des caractéristiques majeures de la sculpture pharaonique. Pour les matériaux de tous ordres, le poli est obtenu par abrasion effectuée en plusieurs phases successives. La finition recherchée résultait de l'action de frottoirs de silex ou de grès, aux grains de tailles dégressives un peu analogues à ceux des papiers de verre modernes. Les formes données à ces frottoirs s'adaptent aux contours<sup>3</sup>. Les surfaces planes permettent l'emploi d'un autre procédé qui fait appel à la silice, autrement dit le sable du désert, tamisé également au grain voulu. Convenablement mouillé, il adhère à une râpe de cuivre crantée ou, à une paumelle de cuir. Le sable humide calibré est aussi mis en œuvre sous une pierre à poncer ou une platine de bois de récupération, retaillée pour s'adapter à la main de l'artisan et aux formes à finir. Il semble que, pour les granodiorites, avant d'opérer par frictions, comme pour les autres matériaux, on ait éliminé par pression les nodules ou aspérités subsistant après l'opération de dressage. Avec des morceaux de pierre dure à bout arrondi, en frappant légèrement d'abord la zone irrégulière puis en appuyant fortement avec rotation régulière du pilon, on obtient un bon effritement de la partie traitée, la poudre de granite dégagée agissant, en outre, comme auxiliaire abrasif.

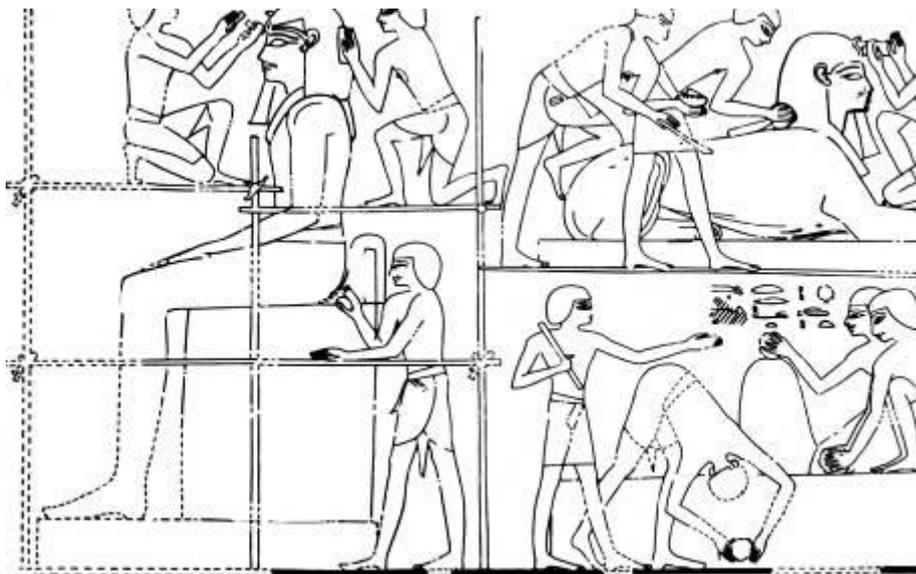


Figure 5 : Polissage vertical d'un colosse-assis debout et, à l'horizontale, d'un sphinx

<sup>3</sup> C'est le principe des "limes à angle" pharaoniques. Voir, par exemple, *Parfums et Cosmétiques dans l'Égypte ancienne*, Le Caire, 2002, p. 18 (nécessaire de toilette de la dame Imidja).

et d'une table d'offrande-*hetep* (Th.h.T. n° 100, Rekhmirê, XVIII<sup>e</sup> dynastie).

## STATUES "CUBE" de la XII<sup>e</sup> dynastie à la fin de l'époque pharaonique

### **Bibliographie**

#### **Abréviations**

*BIFAO*: *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, Le Caire.

*Chr. d'Egypte*: *Chronique d'Egypte*, Fondation Reine Elisabeth, Bruxelles.

*HÄB*: *Hildesheimer Ägyptologische Beiträge*, Hildesheim.

*IFAO Bd'E*: Institut Français d'Archéologie Orientale, *Bibliothèque d'Etude*, Le Caire.

*JARCE*: *Journal of the American Research Center in Egypt*, San Antonio, USA.

*LÄ*: *Lexikon der Ägyptologie*, Wiesbaden.

*OLA*: *Orientalia Lovaniensia Periodica*, Louvain.

*Rd'E*: *Revue d'Égyptologie*, Paris

#### **Articles et ouvrages**

B. von BOTHMER, "Block Statues of Dynasty XXV." dans *Hommages à J. Leclant 2* (IFAO *Bd'E* 106/2, Le Caire, 1994) p. 61-68 [critères typologiques de la XII<sup>e</sup>, origine, à la XXV<sup>e</sup> dynasties].

B. von BOTHMER, H. DE MEULENAERE, H.W. MÜLLER, E. RIEFSTAHL éd., *Egyptian Sculpture of the Late Period 700 B.C. to A.D. 100*, The Brooklyn Museum, New York, 1960. [De la XXV<sup>e</sup> dynastie à l'époque romaine].

S. DONADONI, *L'Art Égyptien* (Encyclopédies d'Aujourd'hui, La Pochothèque, Paris 1993), p. 165 sq. [origines à Nouvel Empire] ; p. 463 sq. ; p. 507 sq. ; p. 546 sq.

H. DE MEULENAERE, "Würfelhocker" dans *LÄ* VI/9 (Wiesbaden, 1986), col. 1191-1192 [état des question sur les statues "cube" à 1986 et bibliographie].

H. DE MEULENAERE, "Premiers et seconds prophètes d'Amon au début de l'époque ptolémaïque" dans *Egyptian Religion, the Last Thousand Years II* (à la mémoire de J. Quaegebeur), (*OLA* 85, Louvain, 1998), p. 1121 [typologie à partir de la XXX<sup>e</sup> dynastie].

H. DE MEULENAERE, " Une famille sacerdotale thébaine" dans *BIFAO* 86 (1986), p. 142 [décor du sommet du pilier dorsal, critère de datation à partir de la XXX<sup>e</sup> dynastie].

H. DE MEULENAERE, Compte rendu de R. SCHULZ, *Entwicklung und Bedeutung des kuboiden Statuentypus* dans *Chr. d'Egypte* 71 (1996), p. 87-91.

J. A. JOSEPHSON, "Egyptian Sculpture of the Late Period revisited" dans *JARCE* 34 (1997), p. 1-20.

R. SCHULZ, *Entwicklung und Bedeutung des kuboiden Statuentypus. Eine Untersuchung zu den sogenanntene "Würfelhocker" I, II* (*HÄB* 33-34, Hildesheim, 1992).

J. VANDIER, *Manuel d'Archéologie Égyptienne*, tome III – *Les Grandes Époques. La Statuaire* (III/1, texte ; III/2, planches, Paris, 1958), p. 235-236 (XII<sup>e</sup> dynastie, origine) ; p. 450-462 (XVIII<sup>e</sup> dynastie et époques suivantes).

D. WILDUNG, "Privatplastik" dans *LÄ* IV/7 (Wiesbaden, 1982), col. 1114-1117 et bibliographie et notes col. 1118-1119.

#### **Technique, outils**

J. DEVAUX, "Définition de quelques caractéristiques techniques de la statuaire de pierre tendre en Egypte ancienne", *Rd'E* 49 (1998), 59-89.

J. DEVAUX, "Définition de quelques caractéristiques techniques de la statuaire de pierre dure en Egypte ancienne", *Rd'E* 51 (2000), 39-67

J. DEVAUX, "Nature du métal employé pour les outils des sculpteurs égyptiens", *Rd'E* 50 (1999), 275-277.

**« LA NAISSANCE EN EGYPTE ANCIENNE »**  
**Pratiques et conceptions religieuses.**

**D'après la conférence de Mme Cathie Spieser, égyptologue à Fribourg.  
Samedi 15 novembre 2003. Salle des Archives Départementales. Grenoble.**

Un certain nombre de témoignages, ainsi qu'une iconographie liée à la naissance, nous permettent d'affirmer que les Egyptiens manifestaient un intérêt évident pour cette étape primordiale de la vie humaine et dans certains cas, de la vie tout court. L'exposé abordera en première partie le thème des femmes et des Epouses Royales, enceintes ou en parturition, tout en évoquant les pratiques médicales, tandis que la deuxième partie présentera les divinités liées à la naissance.

Les témoignages concernant les femmes enceintes gravitent autour des pratiques médicales : de nombreux remèdes conseillés sur des papyrus médicaux étaient destinés à soulager d'éventuels problèmes liés à la fécondité, d'autres étaient utilisés au moment de l'accouchement. Ainsi les principales représentations de femmes enceintes, parvenues jusqu'à nous, sont en fait des vases de faible capacité qui contenaient des onguents pour prévenir les vergetures ou des infections de la peau, ou des remèdes à base de lait à prendre sous forme d'injections vaginales, ou encore, de manière plus générale, des préparations dont l'usage n'était pas forcément réservé aux femmes. Des analyses effectuées sur ces vases confirment leurs fonctions thérapeutiques.

Les formes ne se réduisent pas seulement à l'image de femmes enceintes ou de nourrices, elles peuvent aussi se rapprocher de celles de l'hippopotame, animal emblématique de la déesse protectrice de la femme enceinte : Thouéris (Taouret).

Un vase en forme de Thouéris révèle une combinaison subtile de formes animales et humaines : sa poitrine tombante est anthropomorphe, elle porte une perruque tripartite, mais sa tête est celle d'un hippopotame, ses pattes sont celles d'un félin, et son dos se termine par une queue de crocodile. Elle s'appuie sur le signe « s3 » qui signifie : protection, évoquant ainsi sa mission principale qui est de protéger la femme enceinte.

D'autres vases de tailles variées (entre 12 et 20 cm de hauteur), offrent des aspects significatifs : l'un présente une femme aux jambes courtes, la taille entourée d'une ceinture peinte en blanc, terminée par un tampon qui devait préserver magiquement la femme de perdre son fœtus, un autre en forme de nain évoque le dieu Bès dont les membres disproportionnés sont associés au fœtus. Bès, dès la plus haute époque apparaît lui aussi comme le protecteur de la femme enceinte, de la parturiente et des enfants, ce que confirment les nombreux ivoires magiques et les amulettes protectrices à son effigie.

Certains de ces vases remontent à l'époque archaïque de Nagada<sup>4</sup>. Une constatation s'impose : la nudité de l'ensemble de ces figurines féminines peut s'interpréter comme un renforcement de leur caractère magique, d'autant plus que ces vases retrouvés dans des tombes sont fortement liés à l'au-delà. La naissance étant un moment de transition extrêmement dangereux pour la femme et l'enfant, des actes magiques et protecteurs devaient rendre le remède plus efficace : c'était le rôle de l'image de la femme enceinte nue, car elle incarnait la force concentrée de la vie.

D'autres représentations de femmes enceintes figurent sur quelques rares reliefs funéraires, mais leur interprétation est sujette à caution : là où l'on voyait une image de femme enceinte s'évanouissant de douleur, le contexte du dessin révèle qu'il s'agit en réalité d'un homme qui perd connaissance. Dans l'iconographie royale, les scènes ne présentent pas cette ambiguïté. Ainsi la reine Ahmès, mère de la future Hatshepsout est figurée enceinte, au moment où elle

---

<sup>4</sup> Période comprise entre 3800 et 3600 avant notre ère

est conduite à la chambre d'accouchement par le dieu Khnoum à tête de bélier, qui façonnera le corps de la petite fille et son *ka*, ainsi que par la déesse-grenouille Heqet, protectrice des parturientes. C'est Heqet qui « délie les liens », c'est à dire qui dénoue les cheveux de la parturiente. Une statuette en bois, faisant office de pot à onguent, représente la reine Tiye<sup>5</sup>, épouse d'Amenhotep III, enceinte. Mais le corps de la reine est combiné avec les traits de Thouéris ce qui ne facilite pas l'interprétation de cet objet. La reine était-elle enceinte, ou non, lors de sa réalisation ? S'agissait-il d'un pot à onguent personnalisé, utilisé par la reine pendant l'une de ses grossesses ?

Pour comprendre la portée significative d'un tel objet, il faut évoquer le contexte politico-religieux propre à cette période, précédant l'époque amarnienne, où le couple royal est associé et identifié à diverses divinités, de sorte qu'il serait tant soit peu réducteur de le rattacher uniquement à la tradition magico-médicale des pots à onguent.

La naissance royale constitue un événement hors du commun et mélange mythe et réalité du fait même de la nature du pharaon située à la jonction de deux mondes : divin et terrestre. Il faut attendre le règne d'Hatshepsout au Nouvel Empire pour que cette naissance soit narrée sous forme de bas-relief dans son temple à Deir El-Bahari. Ce récit a pour fonction de justifier l'origine divine du pouvoir de la reine et sa succession sur le trône après le règne de Thoutmosis II. Le dieu Khnoum y participe, ainsi que Heqet et Meskhenet ; cette dernière personnifiait le siège d'accouchement et figurait souvent sous forme de brique ornée d'une tête dans des scènes de psychostasie dont l'enjeu était la renaissance du défunt.

Les représentations restent très discrètes et contournent le plus souvent le moment fatidique de la délivrance. A partir de l'époque ptolémaïque, vers 325 avant notre ère, les scènes d'accouchement royal connaissent un développement important dans les *mammisi* qui évoquent la naissance divine et par là même celle du souverain, identifié au dieu.

Ainsi ce thème de la naissance ne peut être évoqué sans mentionner les divinités qui lui sont intimement liées.

Heqet et Meskhenet sont les sages-femmes de la reine. Les nourrices du roi, et parmi elles Serqet, jouent un rôle important puisque l'allaitement est compris comme un acte de transmission du pouvoir divin et royal, déjà signalé dans les *Textes des Pyramides*. A l'époque ptolémaïque, les 7 Hathor doivent assurer un bel avenir au jeune souverain, tandis que Bès et Thouéris écartent toute influence négative durant l'accouchement. L'importance accordée à Thouéris, Heqet et Meskhenet, se révèle dans le culte qui leur était rendu dans toute l'Égypte.

L'image du roi Séthi I<sup>er</sup> faisant l'offrande, dans son temple d'Abydos, de vases à vin à la déesse Heqet, sous forme de grenouille, et à l'immense Thouéris en est un témoignage.

Isis pouvait, elle aussi, prendre l'aspect d'une déesse hippopotame ainsi que le montre un fragment de relief datant de l'époque ptolémaïque : la poitrine tombante, les crêtes de l'épine dorsale, font penser à Thouéris. D'autre part elle est connue comme une grande magicienne, capable de protéger les hommes des attaques des serpents et des scorpions. Elle est donc assimilée à Thouéris en raison de son efficacité protectrice et magique.

Un ex-voto en provenance de Deir El-Medineh prouve l'importance du culte populaire dont Thouéris était l'objet. Les hommes lui adressaient aussi des prières dans le but, semble-t-il, d'avoir des enfants. En relation avec l'accouchement, une expression était utilisée comme une figure de rhétorique : « *demeurer comme une accouchée sur la brique* » pour qualifier la douleur que pouvait éprouver un individu, notamment dans le cas d'une morsure de serpent, ce qui renvoie clairement à la triste notoriété de certains accouchements particulièrement pénibles. Diverses représentations de Thouéris sous forme de vases marquent son statut de déesse enceinte, mais il est probable que ces objets avaient une fonction culturelle, plutôt qu'usuelle. Des amulettes également à son effigie ont été retrouvées.

---

<sup>5</sup> Museo Egizio, Turin

Une autre déesse à forme d'hippopotame, présentée comme une variante d'Hathor vénérée sous le nom d'Ipy > Opet, était liée à la protection des morts et à leur renaissance dans l'au-delà, ce qui la rapprochait de Thouéris.

Nout, la Grande, qui a enfanté les dieux, est elle aussi une déesse-mère pour le monde. Elle est la divinité du cercueil qui enferme le mort : celui-ci est en quelque sorte dans le ventre de la déesse qui doit assurer sa renaissance. C'est la raison pour laquelle elle est souvent figurée à l'intérieur des couvercles de cercueils. Thouéris et ses variantes relient le rôle de la protection de la naissance des vivants à celui de la renaissance des morts et sont associées à tout un panel de divinités telles que Isis, Hathor, les déesses-canopes et Nout en particulier. Une image provenant du plafond de la tombe de Ramses VI met en évidence le rôle de cette dernière. Le corps de Nout de profil, arqué, étiré en longueur, permet de figurer le parcours du soleil et, par transparence, le disque solaire apparaît contenant l'enfant solaire avec le doigt à la bouche. Il ne s'agit pas ici d'un embryon mais plutôt d'un être parfait prêt à renaître. Ce modèle du dieu solaire renaissant par l'intermédiaire de la déesse Nout témoigne que les morts souhaitaient renaître à la vie dans l'au-delà sous forme de Rê mais aussi sous forme d'Osiris, les deux dieux étant fréquemment assimilés. Dans la tombe de Qenamou Qn-Imn TT 93 datant du règne d'Amenhotep III, située dans la nécropole de Gournah, une représentation de Nout sous forme d'un sycamore géant dont la mission est de nourrir et d'abreuver le mort, s'accompagne d'un texte particulièrement éloquent à ce sujet :

*« Paroles prononcées par le sycamore Nout : je suis Nout...je suis venu à toi apporter des offrandes, ô surveillant des troupeaux d'Amon, Qenamou...je te permets de boire de mon lait...comme mon fils Osiris...ta mère Nout, elle te place à l'intérieur de son ventre par lequel elle conçoit ».* Pour conclure, la grossesse et l'accouchement représentaient des moments délicats et dangereux pour la vie de la femme et de l'enfant. Les pratiques médicales autour de la naissance mêlaient de manière indissociable les soins, la magie et les dieux, en raison de l'importance de l'enjeu.

C'est pourquoi les images de femmes enceintes sont souvent accompagnées de Bès ou de Thouéris. Le caractère difforme du dieu Bès marque l'aspect non terminé du fœtus en formation dans le corps de la mère, tandis que le dieu solaire, enfant parfait, a subi un rajeunissement dans l'élément liquide personnifié par le Noun et signifié par l'image de Nout enceinte. Les croyances funéraires faisaient ainsi du mort un Osiris renaissant suivant l'exemple du dieu solaire.



*Ostraca du British Museum*

\*\*\*

## **Pour le salut de l'Univers de Rê et de Pharaon : cultes et temples indigènes sous la domination étrangère.**

**D'après la conférence avec diapositives de M. Jean-Claude Goyon, Professeur émérite  
de l'université de Lyon II, Président de l'Association C.P.P.A.Champollion.**

**Samedi 10 janvier 2004. Salle des Archives Départementales. Grenoble.**

Le passage de l'Égypte aux mains des étrangers avec l'arrivée d'Alexandre-le-Grand coupe le pays en deux au temps des Ptolémées et des empereurs romains. Au Nord et en Moyenne Égypte, s'implantent les cultures helléniques. Les foyers de tradition religieuse et nationaliste se concentrent dans le Sud et jusqu'en Nubie autour des clergés définitivement fidèles à la doctrine ancestrale. Le pouvoir politique, pour éviter les affrontements et la rébellion générale qui couve, soutient et finance la rénovation et la construction à neuf d'édifices de culte qu'entreprennent les communautés sacerdotales. Miraculeusement préservés pour la plupart, ces temples sont le patrimoine le plus précieux que la mémoire d'un peuple ait légué à notre monde par leur conception et l'infinité des textes liturgiques et doctrinaux recueillis.

Alexandre le Grand, en 332 avant notre ère, met fin à la période la plus sombre de toute l'histoire égyptienne, caractérisée par la domination successive des Koushites, des Assyriens et des Perses. Lorsqu'il arrive, Alexandre est considéré par une certaine partie des nationaux d'Égypte comme le libérateur, à telle enseigne que son nom apparaît, transformé en hiéroglyphes, dans un bandeau de dédicace figurant sur l'*Akh-Menou* à l'intérieur du temple de Karnak. Ce n'est pas le moindre des paradoxes qu'en très peu de temps, le nom gréco-macédonien d'*Alexandros* ait été traduit en hiéroglyphes, accompagné d'un protocole complet, alors qu'il s'agit d'un étranger ! Le massacre des derniers satrapes perses a donné aux Égyptiens un tel sentiment de libération qu'ils accueillent ces « Macédono-Grecs » comme des libérateurs et durant une trentaine d'années, sous les successeurs directs d'Alexandre, Philippe Arrhidée et Alexandre II, l'illusion va perdurer.

Au moment précis où Ptolémée I<sup>6</sup>, ex-officier macédonien fils de Lagos, va fonder cette dynastie dite des Lagides, se produit un revirement qui va amener le Sud à se mettre dans un état de rébellion violente vis à vis du pouvoir alexandrin. Ce changement d'attitude traduit une prise de conscience qui trouve, en partie, son origine dans les relations au sein de l'armée entre mercenaires étrangers et soldats nationaux : au fur et à mesure que la mixité s'établit, un rapport de force s'exerce entre les soldats étrangers et leurs collègues égyptiens, lesquels se voient devenir l'objet d'un mépris souverain. Mais c'est avant tout une disposition d'ordre religieux qui déclenche la rébellion. En effet, les Grecs ne comprennent rien à la religion égyptienne qu'ils interprètent mal, prenant les manifestations extérieures pour le sentiment religieux profond : ce contresens total entraîne une sorte de mépris de la part des nationaux. Or ceux-ci sont déjà fortement irrités par l'installation progressive, tout au long de la vallée, de garnisons militaires à l'intérieur des temples, devenus ainsi des forteresses. L'impureté de ces Grecs et autres mercenaires venus de tout le bassin de la Méditerranée souille le téménos des temples. La création d'une nouvelle forme de religion centrée sur le culte de Sérapis, sorte de bâtard issu d'Osiris et d'Apis, qui devient le dieu d'Alexandrie suscite en revanche une vague d'iconoclasme contre tout ce qui est grec, au sud de leur limite d'influence qui s'arrête à Memphis. Une phase de rébellion permanente s'instaure dans le Sud, d'Assouan à Abydos, malgré la présence de garnisons un peu partout jusqu'à Assouan qui verrouille l'entrée sud du pays.

Une première tentative de conciliation avec le pouvoir d'Alexandrie a lieu sous Ptolémée III<sup>7</sup> et aboutit, en 237, à la décision de construire à neuf le temple d'Edfou. Or nous savons que,

---

<sup>6</sup> Ptolémée I Soter, 305-282 av. J.-C.

<sup>7</sup> Ptolémée III Evergète I : 264-222 av. J.-C.

dès la V<sup>e</sup> dynastie, existait déjà un temple à Edfou, comme à Esna, Denderah et Coptos. Des fouilles ont révélé que des chantiers de rénovation étaient ouverts à la XIII<sup>e</sup> dynastie, à la XXV<sup>e</sup> (époque de Taharqa) et à la XXX<sup>e</sup>.

Cette décision n'empêche pas une nouvelle rébellion d'éclater. Il devient nécessaire d'entrer dans une phase de discussion avec les seuls interlocuteurs valables pour le pouvoir du Nord : des grands-prêtres ou « crânes d'œuf » (nom qu'on leur donne dans l'histoire de l'art égyptien, car ils ont le faciès du prêtre et le crâne rasé : le prototype en est la « Tête Verte » du musée de Berlin). Ce sont les penseurs du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les seuls qui peuvent avoir une influence sur le peuple. Ils vont entamer un ultime combat, perdu d'avance, à la fois contre l'étranger et contre l'évolution d'un monde qu'ils refusent. Ils vont falsifier l'histoire d'une manière incroyable, couvrir leurs dominateurs de ridicule (car ils ne les considèrent plus comme des sauveurs) jusqu'à la dernière heure, tant ils sont conscients de leur supériorité et de la supériorité de la tutelle divine sous laquelle ils sont placés.

Sous Ptolémée V Epiphane<sup>8</sup>, la Thébaïde explose une fois de plus. La garnison d'Assouan est prise d'assaut et il faut évacuer le stratège de Thèbes : on fait donc appel aux « crânes d'œuf ». C'est la période des décrets, des synodes, des conciles, entre 205 et 204 avant notre ère. Tous les pontifes du Sud sont convoqués à Memphis, aux frais du pouvoir alexandrin, et après moult discussions paraissent les fameux décrets, dont le plus connu est le Décret de Memphis. C'est celui qui figure sur la Pierre de Rosette en trois langues, dont le grec, alors que celui qui est inscrit sur la paroi du mammisi de Philae est seulement bilingue : hiéroglyphique et démotique. Ceci montre clairement que la Pierre de Rosette est à usage interne dans la zone de Memphis où le grec prédomine, tandis que le Décret de Philae est réservé aux Egyptiens. Ce décret de Philae donne au Sud une certaine autonomie : le pouvoir accorde son financement pour la construction de nouveaux temples, de sorte qu'il donne à ce Sud les armes mêmes de sa révolte, en recréant des temples qui seront autant de foyers de nationalisme anti-grec. La rébellion est visible dans le schéma général de la décoration, avec le jeu des couronnes. Certes des couronnes liturgiques coiffent la tête de l'officiant censé représenter le dominant lagide, mais celui qui incarne le principe monarchique sera toujours désormais le dieu Horus, le seul qui portera les deux couronnes, signe du pouvoir sur le Double Pays.

Dès lors, les temples sont mis en chantier, en commençant par le Sud : Philae, Kom Ombo, Edfou puis Esna dont seule la façade est exécutée à l'époque ptolémaïque. Mais il n'y a aucun grand chantier à Thèbes, considérée comme « un nid de vipères ». De même Denderah devra attendre les années 80 avant notre ère, c'est à dire Ptolémée XII, avant que le chantier ne reprenne.

De tous ces temples, c'est celui d'Edfou qui présente le plus grand intérêt : c'est à la fois le plus complet, le mieux conçu et le mieux conservé.

Il est l'unique temple en Egypte qui soit une réplique possible, voulue lors de sa conception, du premier des temples royaux solaires d'Héliopolis. Il est aussi unique par son décor, par le contenu des éléments liturgiques gravés sur ses parois. Ses lignes architecturales concentrent la totalité de « l'égyptianité » de la construction, qui n'a rien de grec.

Toutefois, commencé en 237 (le 23 août exactement), il ne sera terminé qu'en 57 avant notre ère, ce qui sous-entend une continuité, notamment financière (même si ce financement est parfois suspendu lors des révoltes, utilisées certainement comme moyen de chantage).

Cependant, aucun monument important de ce type n'est construit à Thèbes durant toute cette période. On se contente d'édifier les fameuses portes : la porte d'Evergète en avant du temple de Khonsou, celle du temple de Montou (sous Ptolémée III), et de rénover et décorer à neuf la porte du deuxième pylône de Karnak (sous Ptolémée IV<sup>9</sup>). Elles correspondent à la désacralisation des temples de Karnak et Louxor, transformés en camps d'occupation

---

<sup>8</sup> De 205 à 180 av. J.-C.

<sup>9</sup> Ptolémée IV : 222-205 av J.-C.

militaire. Ces portes sont construites pour parachever le dispositif de défense des murs d'enceinte en briques de terre crue édifiés sous Nectanebo I, à la XXXème dynastie. Ce programme, d'ailleurs, sera repris à l'époque romaine : nous pouvons encore voir les restes des remparts et des bastions dans la zone ouest du temple de Louxor appelée « le forum romain ».

Mis à part aussi le petit temple de Maât à Deir El-Medineh sur la rive ouest (encore que seule la partie intérieure en a été décorée) le programme de construction de Thèbes est donc abandonné. En revanche, sur la périphérie, la campagne semble saturée de sanctuaires, peut être comme des dérivatifs à l'image trop « nationaliste » d'Amon : c'est le cas des temples de Montou à Tôd et à Medamoud.

Puis, après cette révolte, sous les règnes de Ptolémée IV et de Ptolémée V<sup>10</sup>, qui s'étend dans tout l'espace du Sud entre Assouan et Abydos, les constructions sont pratiquement arrêtées.

Le dernier temple mis en chantier, en 80 avant notre ère, est celui de Denderah : certes il possédait déjà un mammisi à l'époque de Nectanebo mais, à l'époque ptolémaïque, seul le pronaos est achevé. Si sa structure architecturale ne diffère pas de celle des autres temples ptolémaïques, il est pourtant délicat de lui attribuer cette épithète « ptolémaïque ». Cependant il est totalement égyptien dans son architecture, sa structure et tout particulièrement dans sa décoration qui rassemble des kilomètres de signes, des milliers de tableaux et de scènes, le transformant en une sorte de conservatoire. De même Esna, qui date de l'époque de Trajan, en 100 de notre ère, a une façade ptolémaïque ; elle est pourtant ornée d'une scène de massacre par pharaon comparable à celle du pylône VIII de Karnak, au nom du pharaon près.

C'est dans la décoration de ces temples qu'apparaît une véritable falsification de l'histoire par les prêtres qui se veulent réfractaires : à Edfou, comme à Kom Ombo, sont représentées des scènes qui semblent s'inscrire dans la tradition millénaire des jubiléés des pharaons, gage d'authenticité donné au pouvoir. Pourtant la crédibilité des images est détruite par divers éléments de parure et de vêture qui sont totalement étrangers aux conceptions égyptiennes : ainsi le pharaon porte des sandales nettement dessinées, alors que dans un temple il devrait être pieds nus et il est affublé du grand manteau macédonien ! A partir du contenu de ces tableaux, la reconnaissance du véritable roi peut se faire, car lui seul porte la double couronne : c'est Horus, le faucon vivant de l'année, grâce à qui la liturgie peut se dérouler. C'est lui qui figure dans la nacelle du jubilé, rappelant la victoire de l'Egypte triomphant des Neuf Arcs, c'est à dire des pays étrangers que l'on piétine gaillardement.

Par ce jeu virtuel se met en place une véritable incitation à l'insurrection, renouvelée chaque année au 1<sup>er</sup> de l'an, lorsque le faucon vivant est présenté à la foule, rassemblée sous la fenêtre d'apparition. Edfou supplante désormais dans le Sud tout sanctuaire royal tandis qu'à Memphis, des pseudo-couronnements ou anniversaires de couronnements illusionnent le pharaon alexandrin.

Un des grands moments de l'année liturgique est la célébration de la fête de la victoire d'Horus sur Seth, aux temps mythiques de la réunion des deux parties de l'Egypte. La scène est composée d'Horus, épaulé par sa mère Isis, qui harponne un hippopotame censé être Seth, le tout en présence d'Osiris : le schéma de la transmission du pouvoir royal est complet et le fils du vaincu terrasse le vainqueur, Seth, venu du désert, donc étranger à la vallée noire fertile. Curieusement cette scène, figurée sur une paroi du temple d'Edfou, présente une variante : Horus est accompagné dans sa barque par un auxiliaire qui est un roi, ce que confirme le cartouche situé au-dessus. Mais le cartouche est vide et il est permis de penser qu'il s'agit d'Harsiesis, ce rebelle inconnu venu de Philae avec un bon contingent d'archers nubiens et couronné roi à Edfou, entre Ptolémée VIII et Ptolémée IX (soit en 130 av. J.-C.).

---

<sup>10</sup> Ptolémée V : 205-180 av. J.-C.



## **Les oasis d'Égypte à la fin de l'Ancien Empire, à la lumière des fouilles de l'IFAO à Balat (oasis de Dakhla)**

**D'après la conférence avec diapositives de Laure Pantalacci, professeur  
d'égyptologie à l'université de Lyon II.  
Samedi 27 mars 2004. Salle des conférences Westford. Grenoble.**

Les oasis situées à l'ouest du Nil sont des lieux difficiles d'accès, qui représentaient pour les Égyptiens anciens un éloignement de la communauté de la Vallée. Les conditions climatiques y sont particulièrement pénibles, avec de fortes chaleurs en été, ce que révèle déjà le nom donné à ces oasis : *wHA . T*, signifiant : le chaudron. A l'écart de la Vallée, ces sites présentent un grand intérêt. Une équipe d'archéologues de l'IFAO travaille notamment à Balat depuis 1982 et il s'agit donc ici de présenter les résultats obtenus sur ce chantier de travail collectif auquel Laure Pantalacci participe sur le plan épigraphique.

L'aspect général de l'oasis de Dakhla est celui d'une cuvette où le sable prédomine, bordée par un plateau rocheux ; Balat est située à peu près au centre de cette cuvette. Elle est distante de 750 km depuis Le Caire, soit en passant par les oasis de Baharia et Farafra, soit par l'oasis de Kharga. Dans le passé, les voies d'accès étaient plus nombreuses, partant aussi d'Abydos, de Thèbes, d'Edfou ou d'Assouan. Déjà, à l'époque préhistorique, des déplacements intenses s'effectuaient dans le désert occidental le long de nombreuses pistes. Le pouvoir pharaonique a commencé à s'y intéresser vers la III<sup>e</sup> et la IV<sup>e</sup> dynastie, lançant des expéditions d'envergure (les traces de l'une d'entre elles ont été repérées dans la zone sud de l'oasis de Dakhla et identifiées grâce à un cartouche du roi Khéops). Cependant les richesses minérales du désert occidental étant beaucoup moins importantes que celles du désert oriental, il semble que le principal intérêt de ces oasis était leur rôle comme étapes caravanières et comme point d'appui logistique. L'archéologie africaine qui se développe actuellement devrait fournir dans l'avenir un peu plus d'informations concernant les trajets des caravanes qui transitaient par Dakhla. Du côté égyptien on a peu d'attestations de circulation par les oasis du nord, en dehors de quelques éléments figurant dans la biographie d'Herkhouf (*Hr-xw . f*).

Pour comprendre le fonctionnement de ces pistes, il faut rappeler que pendant le III<sup>e</sup> millénaire, le désert bénéficiait de conditions climatiques plus favorables qu'aujourd'hui, avec une pluviométrie suffisante pour alimenter les réserves d'eau et approvisionner les populations, la faune et la flore, de sorte que le paysage était assez semblable à un paysage de savane. Or, vers 2400 avant notre ère, l'évolution du climat aboutit à un processus de saharisation avec un arrêt presque total des pluies. Le trafic des pistes a pratiquement cessé mais des petits groupes humains ont continué à habiter l'oasis, grâce à un nombre suffisant de richesses. C'est probablement au milieu du III<sup>e</sup> millénaire, vers - 2500, que les Égyptiens sont venus s'installer à Balat, créant une fondation pérenne dans la ville de l'oasis.

A leur arrivée, des groupes humains occupent déjà le terrain : réalité difficile à appréhender en raison de leur culture purement matérielle, et aussi parce qu'ils sont absorbés, en quelque sorte, par les Égyptiens qui les repoussent vers la périphérie de la dépression (où l'archéologie a retrouvé leurs traces). Une pierre inscrite en hiéroglyphes indique les titres du chef de l'expédition, devenu le responsable de l'oasis : il est le gouverneur et chef des équipages. Ce dernier titre révèle que l'expédition a été conçue sur un modèle militaire. Une équipe australo-canadienne qui travaille dans la zone ouest de l'oasis de Dakhla, a mis en évidence des traces, datées de la fin du III<sup>e</sup> millénaire, d'un hameau de campagne, avec les restes d'une boulangerie, relié au gouvernorat de Balat dans le cadre d'une institution centralisée.

Les sources d'informations actuelles sont archéologiques, mais également textuelles. Or, les gens qui ne sont pas égyptiens sont totalement absents des écrits et semblent avoir été complètement acculturés. N'ayant pas d'écriture, ils se sont alignés sur les pratiques

matérielles, religieuses ou funéraires, beaucoup plus structurées, des Egyptiens. Ce sont des éléments de ces structures qui sont apparus au cours des fouilles archéologiques.

Or ces fouilles dans les oasis sont récentes, puisque c'est en 1947 que Ahmed Fakhry signala le site et commença des recherches ; après son décès, dans le milieu des années 70, l'IFAO, cherchant de nouveaux terrains de fouilles, demanda la concession des oasis de Kharga et Dakhla qui sont devenues des chantiers majeurs.

Le cimetière fut le premier dans l'ordre chronologique des fouilles et sa restauration est donc très avancée. C'est la partie la plus visible du site puisqu'on y voit les cinq principaux grands mastabas, mais aussi de nombreuses tombes de l'Ancien Empire et de la 1<sup>re</sup> Période Intermédiaire. On connaît le nom des propriétaires des cinq mastabas et en particulier du N°3, qui est celui de Khentika. C'est le plus élaboré et celui qui s'est le mieux conservé. On y a découvert deux stèles-obélisques présentant des éléments autobiographiques. Le personnage est peint sur le mur de son caveau et, malgré un état de conservation assez moyen, on voit qu'il était richement décoré. La tombe comprend une chapelle nord, étroite, construite en blocs de calcaire et trois pièces annexes qui étaient des magasins, desservis par des puits. L'un devait servir à recueillir le mobilier de Khentika, les deux autres ont été utilisés comme tombes familiales pour son fils Déchérou et deux dames. Le mobilier de ces deux chambres a été retrouvé intact, tandis que celui de Khentika a été pillé. Parmi les pièces retrouvées figurent des vases en calcite, des céramiques et, entre autres, un œuf d'autruche monté en jarre.

La ville est à environ 1 km de la nécropole et s'appelle actuellement Aïn Asîl, nom d'une source qui se trouve encore sur le site. C'est une vaste zone d'environ 700 m dans les axes nord-sud et est-ouest. Un tertre naturel au Nord est le site d'origine de la ville, l'élévation favorisant l'installation de la capitale, ce que confirment les six ou sept mètres de couches archéologiques témoignant d'une occupation renouvelée. Le développement de la ville vers le sud s'est effectué, en particulier, avec une zone palatiale et un atelier de céramique. Cependant cette partie sud a été fortement érodée en raison du climat de l'oasis, caractérisé par des vents tempétueux qui effacent les traces archéologiques. Il faut noter que les structures des fouilles sont brouillées également par des creusements effectués postérieurement, sur des installations disparues, ou simplement par des prélèvements destinés à obtenir de l'engrais (sebakh) formé à partir de la décomposition des briques crues. Un sondage dans la partie nord a permis de mettre en évidence trois périodes : une première couche, très ancienne, modifiée par un énorme incendie a été remblayée afin d'installer par dessus un deuxième état, qui a été abandonné un temps (abandon marqué par une couche de sable) avant d'être occupé à nouveau par la construction d'une troisième série de bâtiments. Dans la partie la plus ancienne a été repérée une structure de grenier, principale institution des résidences royales.

Les ateliers de potiers, construits dans la partie sud-ouest pour éviter que le vent du nord rabatte les nuisances sur la ville, ont duré environ 100 à 150 ans, de la fin de la VI<sup>e</sup> dynastie à la 1<sup>re</sup> Période Intermédiaire. On peut y distinguer clairement les zones de cuisson, du travail préparatoire et de sortie des fours. Les potiers étaient des artisans qualifiés et leur savoir-faire était utilisé dans leur résidence de Balat, mais aussi dans un large périmètre autour du centre, où ils effectuaient des missions.

Les fouilles du palais du gouverneur, au sud, ont permis de dégager un habitat luxueux réservé au gouverneur et sa famille, un autre plus modeste pour les serviteurs, des ateliers pour l'artisanat, en particulier des boulangeries, enfin des installations cultuelles ; autour du palais s'étendaient de vastes zones de stockage. Ce palais a été détruit par un incendie, puis remblayé pour pouvoir reconstruire par-dessus des maisons plus modestes, de sorte que sa structure est restée en place (ce qui est une chance pour les archéologues) et que des éléments du mobilier, des collections sigillographiques et de nombreuses tablettes d'argile ont été retrouvés. La zone la plus importante du palais, dans la partie ouest, est constituée d'une grande cour, pratiquement carrée, flanquée sur les côtés de portiques en bois. C'est là que se

tenaient les activités collectives de l'administration palatiale. Dans la partie appelée « l'estrade des scribes » se situe l'élément le plus original, mais aussi le plus détérioré en raison de l'incendie : il s'agit d'une sorte de placard en bois où les scribes rangeaient les coffres contenant les tablettes d'argile de leur activité en cours. Sur l'une de ces tablettes une liste de dieux laisse penser que, comme dans la résidence royale, c'était bien le pouvoir politique qui alimentait et gérait les richesses des établissements religieux. Dans une autre pièce, on observe ce qui reste d'un foyer central et quatre éléments de pierre qui sont les supports du baldaquin sous lequel siégeait le gouverneur.

De l'autre côté d'une grande rue, qui sépare le palais de l'extérieur, s'étend la zone des maisons privées qui s'est développée vers le sud. Des fouilles sur plusieurs niveaux superposés, révèlent que ces maisons sont généralement constituées de deux pièces, avec un foyer-brasero dans la pièce à vivre, des installations de cuisine, des casiers et des silos, le tout occupant une surface assez petite, de 60 à 70 m<sup>2</sup>. Or dans la plupart de ces unités, de petites installations de fabrication de pain sont visibles, révélées par la présence de cendres, de moules à pain, de meules et d'encastres de jarres. Cette activité nécessitait également la présence de grains à proximité, donc de silos, qui se retrouvent juste derrière les chapelles des gouverneurs (noter que ces silos sont construits sur des assises de briques fabriquées avec beaucoup de sable et de cendres afin de décourager les rongeurs ; par ailleurs leur contenance aurait suffi à couvrir les besoins de 70 personnes pour un an, d'après des évaluations récentes). De toutes ces observations, on peut déduire que l'activité principale de ce quartier était la production de pain pour alimenter les installations cultuelles de chapelles toutes proches.

Les chapelles mémoriales des gouverneurs apparaissent comme un élément fondateur pour tout ce groupe. Cinq chapelles sont actuellement en restauration, mais c'est seulement pour l'une d'entre elles que nous connaissons le nom du propriétaire : Médou-nefer ; pour les autres nous avons des indices, mais pas de certitudes. Elles adoptent le même plan, avec la pièce centrale qui est la chapelle de culte occupée par une statue, c'est donc une « *hout-ka* » ; une cour dallée la précède, avec deux bases de colonnes soutenant un petit porche qui servait d'accueil à la chapelle. En 1985, un texte permettant d'identifier ces structures a été retrouvé, ce qui est d'autant plus précieux que c'est rare en archéologie : il s'agit du décret de l'Ancien Empire, édicté par Pépi II, autorisant le gouverneur à construire une *hout-ka*, et à recruter le personnel pour la faire fonctionner, le culte étant rendu à la statue qui représente le gouverneur. D'autres chapelles ont été retrouvées plus au sud, ce qui indique que les successeurs ont dû s'installer plus loin en raison de la saturation du site.

Divers éléments ont été retrouvés au cours des fouilles, entre autres, des statues : l'une d'elles, assez importante, provient d'un sanctuaire mais n'a pas été identifiée ; d'autres, plus petites, en ivoire, étaient portatives, ce qui montre que des cultes processionnels permettant de sortir des statues avaient lieu dans l'oasis, comme dans le reste de l'Égypte. Des objets d'ordre cultuel sont présents dans les lieux d'habitation, confirmant un culte domestique dès la fin du III<sup>e</sup> millénaire, à l'Ancien Empire. Parmi ces objets, cinq paires d'yeux ont été retrouvés dans la cour à portique des scribes du palais ainsi qu'un petit taureau de bronze, simulacre d'offrande, provenant de la partie la plus riche du palais, enfin une série de vases à libation placée à côté de la porte d'une maison privée dite « du prêtre funéraire » pour cette raison.

Ce site est capital, non seulement pour la connaissance du lieu lui-même, mais aussi pour la connaissance de l'ensemble de l'Égypte à la fin de l'Ancien Empire, car nous n'avons pas beaucoup d'informations disponibles sur les sites de la vallée du Nil à cette période. Ici nous avons le modèle égyptien qui se met en place aussi bien pour la pratique du culte des dieux que pour les pratiques économiques. Cependant, la maîtrise du site est encore loin d'être totale, en particulier au niveau de la chronologie et du déplacement des populations, c'est pourquoi les fouilles des années à venir permettront de compléter certaines lacunes.

\*\*\*

## **Le langage des temples d'EGYPTE en Nubie, au pays de « *Ouaouat* »**

**D'après la conférence avec diapositives de Véronique Gay, égyptologue.  
Samedi 15 mai 2004. Salle de conférence des Archives Départementales. Grenoble.**

Lors de la conférence précédente, M. Jean-Claude Goyon avait montré que les reliefs et les textes sur les parois des temples gréco-romains de la vallée du Nil, étaient de véritables révélateurs du contexte politico-religieux de cette période en Egypte. Le sujet choisi aujourd'hui s'apparente à ce thème puisqu'il s'agit d'aborder le langage des temples, mais au cours d'une période plus ancienne et dans une région complètement différente : c'est la Nubie égyptienne qui nous intéresse.

La Nubie commence à la 1<sup>re</sup> cataracte du Nil et se termine à la 4<sup>e</sup>, couvrant ainsi plus de 400 km au sud de l'Egypte. Les Egyptiens l'ont toujours considérée comme une propriété de droit, d'abord en raison de ses ressources en pierres dures, et en or, ensuite pour les produits venus d'Afrique qu'elle faisait transiter, comme l'ébène, l'ivoire, les plumes d'autruches et les animaux africains. Sa frontière la plus au nord se trouve à Assouan et la Basse Nubie située entre la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> cataracte était appelée en Egypte ancienne : le pays de *Ouaouat*. Le reste de la Nubie portait le nom de : pays de Koush. Au cours de son histoire, ses frontières se sont beaucoup déplacées. A l'Ancien Empire, l'Egypte s'arrêtait à la 1<sup>re</sup> cataracte, mais au Moyen Empire elle va descendre jusqu'à la 2<sup>e</sup> cataracte, et le pays de *Ouaouat* passe sous son contrôle ; les seuls monuments qu'elle y construit sont des forteresses, ce qui laisse entendre que ce contrôle n'est pas encore total. Au Nouvel Empire, sous le règne de Thoutmosis III, la frontière avec l'Egypte s'établit entre la 4<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> cataracte, de sorte qu'un phénomène nouveau se produit en Nubie : la construction des temples religieux. C'est le signe de la stabilité du pouvoir de pharaon sur les populations. Parmi ces temples, nous verrons ceux de Amada, Beït el-Ouali, Abou Simbel, Derr, Ouadi es-Seboua, et Gerf Hussein. Cependant la situation se dégrade à partir de la XX<sup>e</sup> dynastie et les populations nubiennes en profitent pour reprendre le pouvoir et, à la Basse Epoque, la frontière revient à ce qu'elle était sous l'Ancien Empire. Il faudra attendre 1000 ans pour voir un changement, c'est-à-dire l'époque gréco-romaine au cours de laquelle de nouveaux temples seront construits. Mais le plus au sud sera celui de Dakka et la frontière s'arrêtera là, à une centaine de kilomètres d'Assouan. Enfin au III<sup>e</sup> siècle Dioclétien décide de ramener définitivement la frontière de l'Egypte à la 1<sup>re</sup> cataracte en raison des trop nombreux problèmes posés par les populations nubiennes, les fameux Blemmyes.

Le paysage de la Nubie actuelle ne ressemble plus à celui de la période pharaonique notamment en raison de la construction du Grand Barrage d'Assouan qui retient la crue de sorte que la Nubie est entièrement recouverte d'eau sur plus de 500 km. Les temples auraient été définitivement noyés si l'UNESCO n'était intervenue, à la demande de l'Egypte, afin de sauvegarder au maximum ces édifices. Tous n'ont pas été sauvés, un grand nombre est resté définitivement sous les eaux du lac Nasser dont l'immensité recouvre un paysage lunaire, comme le montre une vue depuis le barrage. Les missions archéologiques ont entrepris de démonter pierre par pierre les temples choisis, pour les remonter en les regroupant sur cinq ensembles en Egypte et un au Soudan, si bien qu'ils n'ont plus le même rapport avec le paysage que celui qu'ils avaient sur leur emplacement originel. Le temple de Philae en est un exemple : recouvert d'eau en partie à cause des barrages d'Assouan, il a été finalement démonté, puis remonté sur l'île voisine d'Agilka qu'il a fallu remodeler à l'image de l'île de Philae.

L'un des premiers temples construits en Nubie est celui d'Amada. Il date de la XVIII<sup>e</sup> dynastie et fut édifié sous le règne de trois pharaons : Thoutmosis III, Amenhotep II et Thoutmosis IV. Il est petit mais son plan est conforme à celui des temples habituels : en

avant, un pylône, disparu aujourd'hui en grande partie, puis une cour transformée en salle à piliers sous Thoutmosis IV, enfin le sanctuaire avec les annexes latérales. C'est la France qui a effectué le sauvetage du monument. Comme il n'était pas possible de le démonter pierre par pierre, il a été déplacé d'un seul bloc jusqu'à son nouvel emplacement, après avoir été détaché de sa semelle rocheuse. Les reliefs de la porte d'entrée sont très endommagés, mais ils permettent de découvrir une première divinité du lieu, Rê-Horakhty, qui accueille d'une part Pharaon coiffé de la couronne blanche, symbole du Sud, d'autre part Pharaon coiffé de la couronne rouge du Nord. Dans la salle à piliers, chaque pilier porte le protocole royal de Thoutmosis IV, tandis que sur les murs, la deuxième divinité du lieu, Amon-Rê, accueille Pharaon. La polychromie, en partie effacée dans les zones les plus extérieures du temple, est éclatante dans les zones intérieures. C'est le cas notamment d'une scène dans le vestibule précédant le sanctuaire où la déesse Isis-Scorpion embrasse, au sens réel du terme, le pharaon Thoutmosis III, comme c'est le cas des différents reliefs dans le sanctuaire et les chapelles latérales où les deux divinités, Rê-Horakhty et Amon-Rê, sont honorées par Pharaon. La qualité de ces décors prouve que ce sont des artistes égyptiens qui les ont réalisés, signe que le pouvoir politique était suffisamment stable en Nubie pour se permettre de dépêcher des artistes sur place. Quant aux formes divines de ce petit temple, elles soulignent la protection de la Nubie selon l'axe royal sud-nord avec Amon, dieu de Thèbes et Rê-Horakhty, le soleil à son zénith c'est-à-dire le Sud.

Il faut attendre le XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, pour qu'un autre temple soit construit en Nubie, c'est celui de Beït el-Ouali, situé juste au sud de la 1<sup>re</sup> cataracte. Edifié au tout début du règne de Ramsès II, mais peut-être déjà envisagé à la fin du règne de son père Séthi I<sup>er</sup>, il présente des formes architecturales tout à fait nouvelles et tout d'abord sa structure en héli-spéos (un héli-spéos comprend une partie rupestre, creusée dans le rocher, et une partie extérieure à ciel ouvert). Une petite porte permet d'accéder à la cour qui précède le spéos constitué d'une salle à deux colonnes et d'un sanctuaire, ce qui est une forme très simple de temple. Cependant une deuxième innovation le caractérise, avec la présence de scènes de bataille, sur les murs à l'intérieur de la cour, alors que jusqu'à ce moment elles ne figuraient que sur les parois extérieures des temples, ou sur les façades des pylônes. Bien que le grès soit très endommagé on distingue sur un mur l'évocation des batailles contre les asiatiques que Ramsès II a livrées au début de son règne pour protéger la frontière nord de l'Égypte : une forteresse asiatique et les visages des ennemis au faciès caractéristique marquent clairement cette campagne militaire. Sur le mur opposé il s'agit cette fois d'une expédition en Nubie, mais le type ethnique des ennemis semble appartenir aux habitants du pays de Koush, selon les spécialistes, si bien que ces événements ne concernent pas les Nubiens du pays de Ouauat où se trouve le temple. Ce sont ensuite les tributs qui sont apportés au pharaon et l'on peut distinguer une autruche, une girafe tenue en laisse, des défenses d'éléphants. A ce propos il convient de noter que ces animaux dont la présence était attestée depuis l'époque prédynastique, vont disparaître totalement du paysage de l'Égypte à partir du règne de Ramsès II. Enfin le lion offert au pharaon est un symbole très fort puisqu'il est la marque de la puissance royale. Beït el-Ouali est un temple-reposoir pour la barque divine, or il n'existe aucune représentation de celle-ci. En revanche le divin est présent sous la forme d'Amon et surtout d'Horus couronné du pschent évoquant la filiation divine du pharaon. La scène la plus importante du temple montre Ramsès II faisant l'offrande de Maât à Amon : il se place ainsi sur le même plan que le divin.

Ce thème sera développé par la suite, et notamment à Abou Simbel, la seconde grande construction qu'il entreprend en Nubie, tout près de la 2<sup>e</sup> cataracte. Ici, la grande innovation consiste à édifier deux temples en même temps, l'un dédié à lui-même, le deuxième à son épouse Nefertari. Autre innovation, la façade gigantesque du grand temple, qui reprend la forme d'un pylône en utilisant la forme naturelle de la montagne, est ornée de 4 colosses assis, de plus de 20 m de hauteur, à l'effigie de Ramsès II. Le roi a fait représenter sa famille

aux pieds des colosses, et en particulier la Grande Epouse Royale, Nefertari qui bénéficie d'une convention toute nouvelle, « un pied en avant », dans l'attitude de la marche, alors que jusqu'ici les femmes avaient toujours les deux pieds joints. Au-dessus de la porte d'entrée, Rê-Horakhty le soleil reçoit l'offrande de Maât présentée de part et d'autre par le pharaon, mais l'image divine prend un tout autre sens si l'on observe que Rê tient un sceptre Ouser ainsi que Maât, car il se décline en : Ouser-Maât-Rê, ce qui est un nom de Ramsès II. Cette fois il s'est divinisé. En avant des colosses, le roi est également représenté en Osiris momiforme, couronné du pschent, tandis qu'à l'intérieur du temple, dans la première salle, les colosses osiriens n'ont plus la gaine momiforme, mais le pagne des vivants qui sont sortis au jour. Enfin dans le sanctuaire sa statue est placée aux côtés de celles d'Amon, de Rê-Horakhty et de Ptah. Il prend place au rang divin.

Les scènes habituelles de batailles sont présentées à l'intérieur de la première salle, puisqu'elles ne pouvaient pas occuper la façade. Ramsès II, accompagné de ses fils et de son lion procède au massacre des Asiatiques mais surtout il fait figurer la fameuse bataille de Qadesh où il paraît en vainqueur, vraisemblablement pour essayer de se faire pardonner au niveau du divin, ce qui fut en réalité un semi-échec. Notons au passage que le sculpteur a laissé son nom sur cette représentation : Pyay, alors que généralement nous ignorons les noms des artistes qui ont œuvré pour Pharaon.

Le temple d'à côté, un peu plus petit, est certes dédié à Nefertari, son épouse, mais Ramsès reste l'image la plus importante de l'édifice : il figure sur la façade monumentale, mais aussi à l'intérieur où une scène fondamentale révèle le sens de ce temple. Il s'agit de la représentation de Nefertari portant la couronne de Sothis, entourée d'Isis et d'Hathor d'Ibshek. Sothis, que nous appelons Sirius, est l'étoile qui réapparaît lorsque la crue revient : elle est donc associée à la vie, et l'épouse de Ramsès II devient ainsi la représentante de la vie. Nous avons la confirmation de ce thème, au fond du sanctuaire, malheureusement très endommagé où se distingue la silhouette de Ramsès sortant du ventre d'Hathor : c'est le divin qui donne vie à Pharaon.

La troisième grande construction en Nubie, édifée par Ramsès II pour son premier jubilé en l'an 30 est le temple de Derr. C'est encore un héli-spéos. Il est dédié à Rê-Horakhty et doit servir de reposoir pour la barque divine (lors de ses pérégrinations). Cette fonction est d'ailleurs représentée à l'intérieur où la barque est portée par les prêtres, tandis que Ramsès est en train d'officier. Cependant la scène principale est celle qui évoque le jubilé : devant un superbe arbre-*ished* sous lequel se tient le pharaon, Thot s'apprête à inscrire le nom de Ramsès II, à l'aide de son calame. Il tient dans son autre main la branche qui symbolise les millions d'années, au bout de laquelle est suspendu le signe de la fête-*sed*. Ici il n'y a donc pas de grande innovation architecturale.

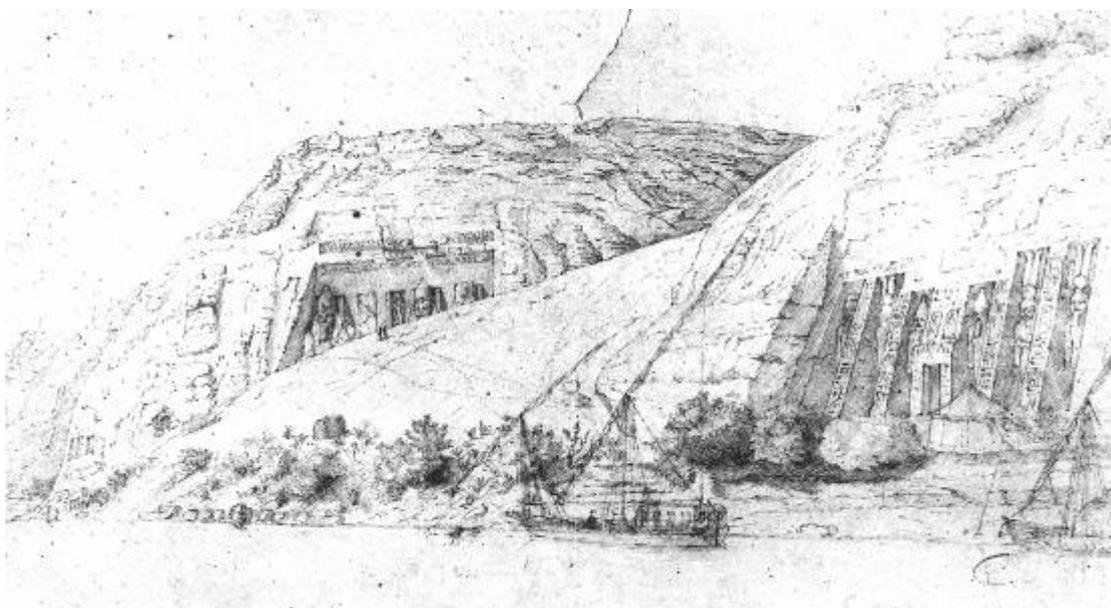
Le quatrième grand édifice est le temple de Ouadi es-Seboua situé au sud d'Assouan, à une centaine de kilomètres, dans la partie la plus fertile de la Nubie. Cette fertilité signalée dans des textes de l'antiquité, se confirme aujourd'hui grâce au lac Nasser : dès qu'on arrose le désert avec l'eau enrichie du limon du Nil, la verdure des champs cultivés s'installe, promesse de vie pour des populations qui pourraient se réimplanter. Le temple est construit cette fois, selon un plan très semblable à ceux de la Moyenne Vallée du Nil, avec un dromos et des sphinx, des cours à ciel ouvert, un gros pylône, une salle à colonnes classique, et dans la partie rupestre, le sanctuaire. Il faut noter que les travaux ont été dirigés par Setaou, vice-roi de Koush, et réalisés par des artistes locaux qui ont suivi les modèles donnés par les Egyptiens : c'est peut-être là l'explication des formes massives, moins finement travaillées qu'à Abou Simbel, même si le grès ici, est de moins bonne qualité. Deux rangées de sphinx se succèdent à l'entrée du temple : une première série conforme à l'image traditionnelle présente le corps animal surmonté de la tête de Ramsès II coiffé du pschent, avec ses cartouches et son protocole. Au-delà d'une porte, la deuxième série est composée de sphinx nubiens à tête de faucon qui protègent entre leurs pattes l'inévitable image de Ramsès. Le pylône, permettant

d'accéder à la partie couverte, est, bien entendu, décoré avec les habituelles scènes de bataille et d'offrande des ennemis aux dieux principaux du temple, Rê-Horakhty et Amon-des-chemins. Il est précédé de deux colosses de Ramsès représenté en statue porte-étendard : l'une des deux est restée, couchée dans le sable, telle qu'elle a été retrouvée. Dans la cour à piliers osiriaques la sculpture est assez grossière, malgré une certaine recherche de réalisme. Pourtant ce sont les murs de cette cour qui offrent le plus grand intérêt. Bien que très mal conservés, ces reliefs montrent la totalité des enfants de la famille de Ramsès avec leurs noms (environ 50 garçons et 50 filles). Le document est exceptionnel et témoigne de la fécondité du pharaon. Le thème de la divinisation de Ramsès apparaît ici encore sur les reliefs de la salle couverte où il fait des offrandes devant des séries de dieux au milieu desquels il figure comme leur égal.

Son dernier temple construit en Nubie à Gerf Hussein était proche de la 1<sup>re</sup> cataracte ; il était dédié à Ptah. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, il était en si mauvais état que les autorités n'avaient pas envisagé de le sauver des eaux du barrage. Pourtant, en 2002, une reconstitution a été effectuée à partir des blocs les mieux conservés qui avaient été sauvegardés. L'une des statues est visible au musée d'Assouan sous la forme d'un colosse qui avait probablement servi de modèle pour des équipes locales sous la direction, ici encore de Setaou.

Ainsi les temples de Ramsès II en Nubie sont-ils liés à la thématique de son règne, mis à part le tout premier de Beït el-Ouali conçu pour rendre hommage à ses exploits militaires. Abou Simbel concentre diverses innovations qui seront reprises dans les temples suivants et met en évidence le culte rendu aux trois dieux à qui seront dédiés ces édifices. A Derr, au début du règne, Rê-Horakhty, le soleil à son zénith symbolise la fougue du jeune roi victorieux. Amon-des-chemins, à Ouadi es-Seboua, reçoit l'hommage de la fécondité du pharaon dans la région la plus fertile de la Nubie. Enfin Ptah, le dieu chthonien de Gerf Hussein, à la fin du règne, assure la renaissance en image divinisée du roi vieillissant.

Il faut attendre 1000 ans après Ramsès II pour que d'autres souverains décident de construire de nouveaux temples en Nubie. Le plus au sud fut bâti par les Grecs et les Romains à Dakka, selon un plan traditionnel. Mais le pylône d'entrée est ouvert face au Nord : cette orientation s'explique dans la mesure où l'arrivée de la crue, si essentielle à la vie de l'Égypte, parvient tout d'abord en Nubie. Pour contrôler ce phénomène et éviter les forces néfastes, il fallait arrêter la Lointaine, Sekhmet et la ramener à tout prix. A l'intérieur, des reliefs sculptés à la mode antique pharaonique, rappellent le rôle décisif de Thot dans le récit de la capture de Sekhmet. Ce temple confirme l'importance de la Nubie pour les Égyptiens, Nubie où il était vital de favoriser la poursuite de la crue grâce aux forces du divin.



ASSOCIATION POUR LA CONSERVATION, LA PROMOTION DE LA PROPRIÉTÉ ET  
DES ARCHIVES DES FRÈRES CHAMPOLLION

**COMPTE-RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 10 JANVIER 2004**

Cette année encore, le nombre de participants à l'assemblée générale (130 personnes présentes et 28 représentées) démontre la vitalité de l'association et l'intérêt que ses membres prennent à son activité.

♣ **Rapport moral:**

Le président, Jean-Claude Goyon, adresse ses vœux à tous, en cette année 2004 qui voit la tenue, à Grenoble, du 6 au 12 septembre 2004, du **IX<sup>o</sup> Congrès International des Egyptologues**, dont l'association est co-organisatrice, avec le Conseil Général de l'Isère.

Une exposition en hommage à Georges Legrain : « **Trésors d'Égypte : la « Cachette » de Karnak** » se tiendra du 4 septembre 2004 au 3 janvier 2005 à Grenoble (au Musée Dauphinois) avant de rejoindre le musée du Caire.

Une commission de préparation du Congrès recrute et prépare un groupe d'adhérents qui assurera bénévolement l'accueil des congressistes.

Les activités proposées pendant l'exercice 2002-2003 ont été très suivies, faisant le plein à chaque fois des autocars et des salles de conférence.

**Voyages :**

- Visite du Musée de l'Arles Antique et de l'exposition « **Pratiques funéraires dans l'Égypte des Ptolémées** » lundi 9 décembre 2002.
- Visite du Museo Egizio de Turin et de l'exposition « **Les Artistes de Pharaon** », 13 mars 2003.
- Visite du Musée des Antiquités Classiques de Bâle et exposition sur la Perse, le 20 mai 2003.

**Conférences :**

- Samedi 16 novembre 2002 : « **Histoires d'Amarna** » par Marc Gabolde, Maître de conférences à l'université Paul Valéry de Montpellier.
- Samedi 11 janvier 2003 : « **L'éternel, la pierre et le maçon au temps des pharaons : simple savoir-faire et ingéniosité** » par Jean-Claude Goyon, Professeur émérite de l'université Lyon II, Président de notre association, qui intervient gracieusement.
- Samedi 29 mars 2003 : « **La vie de Pierre Lacau, égyptologue** » par Eric Gady, historien spécialiste de l'égyptologie.
- Mme Piacentini a annulé sa conférence pour raisons de santé.

**Le bulletin Senouy :**

Le deuxième numéro a vu le jour en septembre 2003. L'équipe de rédaction a fait un travail remarquable. La rédaction du bulletin est fort longue mais grâce à ces bénévoles passionnés les adhérents peuvent conserver les résumés très précis des conférences, et avoir en même temps toutes les informations sur la vie de l'association..

Le Conseil d'Administration, afin que chaque adhérent à jour de sa cotisation puisse en profiter, a décidé de l'expédier par la poste. Des bénévoles se sont chargés du travail. Les 2 premiers numéros de *Senouy* sont épuisés.

♣ **Rapport financier**, présenté par la trésorière, Madame Christine Cardin:

**Bilan de l'exercice 2002-2003 :**

|  |                           |
|--|---------------------------|
| Charges de fonctionnement :              | 11 361,64 € <sup>11</sup> |
| Produits de fonctionnement :             | 12 557,37 €               |
| <b>Actif :</b>                           | <b>1 195,73 €</b>         |
| Report de l'actif au 30 septembre 2002 : | 11 890,56 €               |
| <b>Solde au 30 septembre 2003 :</b>      | <b>13 086,29 €</b>        |

<sup>11</sup> Les charges de fonctionnement incluent un virement de 2500 € sur un compte spécial : « IX<sup>o</sup> Congrès des Egyptologues », compte ouvert par l'association, qui en est l'organisme gestionnaire, mais faisant l'objet d'une comptabilité à part.

ASSOCIATION POUR LA CONSERVATION, LA PROMOTION DE LA  
PROPRIÉTÉ ET DES ARCHIVES DES FRÈRES CHAMPOLLION

☀ PROGRAMME DES ACTIVITÉS pour 2005 ☀

8 Janvier 2005, à 15h : *Assemblée générale*

➤ CONFÉRENCES

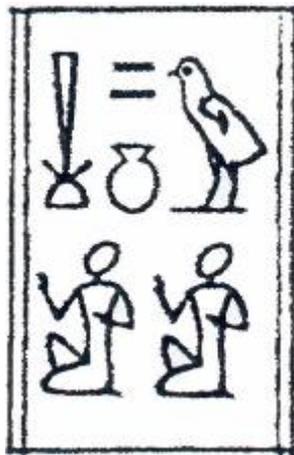
- ❑ 8 Janvier 2005, à 16h : **Jean-Claude GOYON**, Professeur émérite de l'université de Lyon II, Président de notre association : « *Quelques aspects méconnus de l'Occident de Thèbes et de ses « Cités des Morts »* »  
Lieu : Archives Départementales, 2, rue Auguste Prudhomme à Grenoble
- ❑ 19 Mars 2005, à 15h : **Michel DEWATCHER**, ingénieur de Recherche au CNRS (FRE 2563 - Université de Paris IV) : "*Archéologie et littérature : l'œuvre originale de Charles Lenormant (1802-1859), compagnon et successeur de Champollion*"  
Lieu : Salle Westford, 21, avenue Félix Viallet, Grenoble (à confirmer)
- ❑ 9 Avril 2005, à 15h : **Renée COLARDELLE**, conservatrice, Maison Champollion à Vif, Musée archéologique de Grenoble : : « *Les premières manifestations du christianisme à Grenoble* »  
Lieu : Archives Départementales, 2, rue Auguste Prudhomme à Grenoble
- ❑ 7 Mai 2005, à 15h : **Christine CARDIN**, égyptologue, professeur à l'UIAD : « *Les vignettes du Livre des Morts d'Ani* »  
Lieu : Salle Westford, 21, avenue Félix Viallet, Grenoble (à confirmer)

Entrée : adhérents et étudiants de moins de 26 ans : 3,5 € . Non adhérents : 7 €.

➤ VOYAGES et VISITES DE MUSÉES

- ❑ **17 au 20 février 2005** : Deuxième voyage en Angleterre et visite des musées égyptologiques de Cambridge, Oxford et Londres. Ce voyage sera accompagné par deux égyptologues membres de notre association, Marie-Christine Graber et Véronique Gay, qui assureront les commentaires des visites.
- ❑ **9 Mars 2005** : Voyage à Paris (en TGV) pour l'exposition « Pharaons » à l'Institut du Monde Arabe et visite des collections égyptologiques du Musée du Louvre avec un conférencier du Louvre.
- ❑ **10 au 12 Mai 2005** : Voyage à Bruxelles (Musées Royaux d'Art et d'Histoire) et à Leyde (Musée National d'Antiquités) où se trouvent d'importantes collections égyptologiques.

Inscription à ces voyages : Aucune inscription n'est prise actuellement. Les adhérents recevront un courrier en novembre 2004 qui leur donnera toutes les indications nécessaires.



*SENOUY*

Bulletin distribué gratuitement aux membres de l'Association pour la Conservation, la  
Promotion de la Propriété et des Archives des Frères Champollion